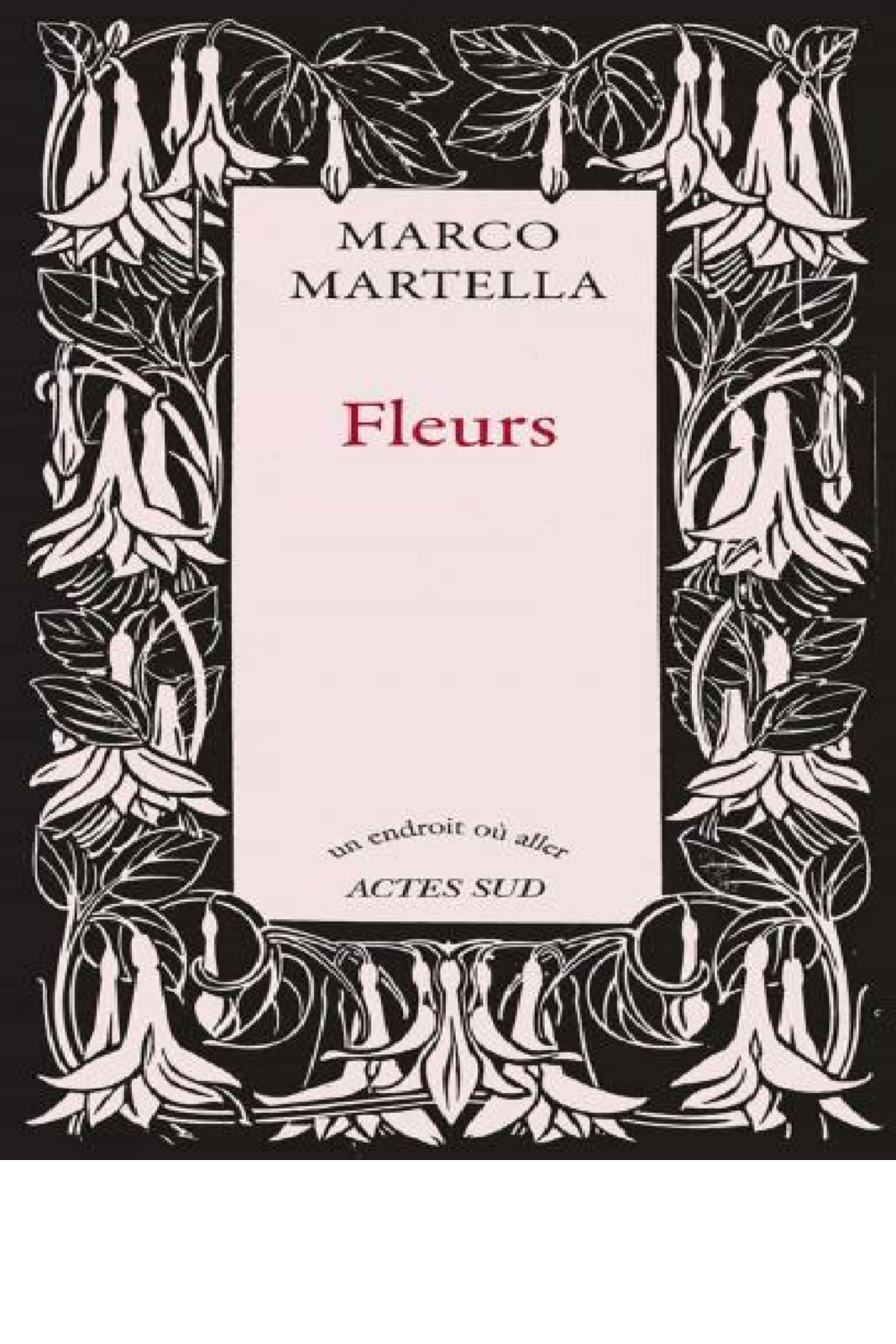


Fleurs

Marco Martella

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MARCO
MARTELLA

Fleurs

un endroit où aller

ACTES SUD

MARCO MARTELLA

Fleurs

un endroit où aller

ACTES SUD

*Et dire qu'il y a des gens pour ne pas aimer
les paysages qui n'existent pas.*

Fernando Pessoa

Depuis que je dirige la revue Jardins, j'ai croisé le chemin de toutes sortes de personnages.

Certains d'entre eux sont des professionnels attirés du jardin ; d'autres sont connus davantage comme écrivains, comme poètes ou comme artistes ; d'autres encore traversent le monde des jardins presque par hasard et parfois pour n'y faire que de brèves, fulgurantes apparitions. Ils ont ceci en commun : qu'à un moment ou un autre de leur vie, ils ont rencontré ce qu'on appelle "la poésie des fleurs", "la splendeur de la nature" (des mots usés, mais inévitables lorsqu'on parle de jardins). Et ils n'en sont pas sortis tout à fait indemnes.

Les conversations qui suivent, que j'aurais pu intituler aussi bien Entretiens sur la beauté ou Dialogues autour des fleurs, des livres et des fantômes, relatent quelques-unes de ces rencontres.

Narcisses

J'ai retrouvé au fond d'un tiroir un vieux dictaphone que j'utilisais pour enregistrer les premiers entretiens réalisés pour ma revue, il y a quelques années. À l'intérieur, il y avait encore une cassette, sur laquelle était écrit : *Dorothy Paz, 12 novembre 2010, café Rostand*.

Elle contenait l'enregistrement de l'entretien que la professeure Paz m'avait accordé lorsqu'elle était de passage à Paris. À l'époque, l'interview m'avait paru inexploitable pour un article et j'avais fini par l'oublier, mais je me rendis compte, en revoyant la cassette, que le souvenir de cette rencontre était resté dans un coin de mon esprit pendant toutes ces années. Il me suffit d'allumer le dictaphone et d'entendre à nouveau le son de la voix de Mrs Paz, son français à l'accent américain à peine perceptible, pour que je la revoie comme si cet entretien avait eu lieu la veille et non dix ans plus tôt. Elle me fixait de son regard sérieux, voilé de tristesse, et il me semblait qu'elle attendait encore quelque chose de moi, une réponse, peut-être, à une question qui n'avait finalement pas été formulée clairement lors de notre rencontre au Rostand.

Quelques semaines avant l'entretien, la traduction française de son dernier essai, *Le Poète dans la forêt*, que certains considèrent aujourd'hui comme son testament, avait été publiée en France. Plus

qu'un essai, disait la quatrième de couverture, c'était une méditation sur la présence de la nature sauvage dans l'œuvre d'écrivains tels que Chateaubriand, Zola ou Colette, jusqu'aux *nature writers* américains du ^{xxe} siècle. Un sujet inattendu pour la professeure Paz, spécialisée dans la narratologie structurale et qui n'avait jamais montré, dans ses recherches, un intérêt quelconque pour ce thème, que d'ailleurs son livre traitait d'une manière parfois hésitante, sinon maladroite, ce qui était inhabituel pour une essayiste toujours si sûre d'elle.

Je la revois assise devant moi dans la salle presque vide du café, en face du jardin du Luxembourg. Derrière le comptoir, deux ou trois serveurs bavardaient à voix basse dans la pénombre. Dehors, il tombait des cordes mais, malgré la grisaille automnale, la masse jaune vif des marronniers du jardin brillait, éclatante. Je n'avais rencontré Mrs Paz que deux ou trois fois auparavant, lors de soirées de signature dans des librairies parisiennes ; assis devant elle, je réalisai qu'elle était beaucoup plus jeune que dans mon souvenir, trente-cinq ans tout au plus. Elle souriait rarement et avait l'air un peu intimidant de quelqu'un qui a consacré son existence à une seule tâche, dans son cas la critique structuraliste. "Une moniale de la déconstruction littéraire", c'est ainsi que son éditeur parisien l'avait présentée, non sans humour, dans un article.

Alors que nous buvions notre café avant de commencer l'entretien, elle m'expliqua que depuis qu'elle était à Paris elle n'avait fait que répondre à des journalistes pour la promotion de son dernier essai et qu'elle commençait à trouver cela lassant. Elle avait accepté cet entretien pour une revue comme la mienne en espérant que nous parlerions d'arbres plutôt que de livres.

*

Je commençai l'entretien en lui demandant quel était son premier souvenir d'une forêt.

Dans son enfance, dit-elle, ses parents ne l'avaient jamais emmenée se promener dans les bois, comme c'est l'usage dans la plupart des familles américaines moyennes. Ils habitaient Boston et ne quittaient

la ville que pour voyager au Mexique, dont son père était originaire, et surtout en Europe. La première fois qu'elle avait vraiment regardé une forêt, c'était lors d'une sortie scolaire, alors qu'elle devait avoir quinze ou seize ans.

Son professeur de lettres emmenait souvent ses étudiants visiter des hauts lieux de la littérature en Nouvelle-Angleterre. Cette année-là, il avait choisi de les emmener à Lenox afin de leur faire découvrir The Mount, la demeure que la romancière Edith Wharton et son mari s'étaient fait construire en 1902 dans ce coin isolé de la région. "Je me souviens encore de l'émotion que j'éprouvai à l'entrée du domaine, dit Dorothy, en voyant les écuries blanchies à la chaux et les grands arbres surgissant au milieu d'une pelouse impeccable. Je repensai aux parcs anglais que j'avais visités avec mes parents quelques années plus tôt. La maison aussi était un petit bout d'Europe.

Tandis que j'écoutais notre professeur au milieu du salon rempli de livres, de beaux tableaux et de tapisseries, je compris que l'histoire d'Edith était un peu ma propre histoire. Tout comme elle, je me sentais davantage chez moi dans les rues de Londres, de Rome ou de Vienne, au milieu d'un raffinement que j'aurais cherché en vain dans mon pays. Comme je comprenais son désir de recréer autour d'elle un petit univers de beauté et de civilisation, moi qui pleurais toujours à chaudes larmes quand nous laissions Paris pour rentrer à Boston ! Puis notre professeur nous expliqua qu'en 1911, alors qu'elle était encore jeune, Edith Wharton quitta son mari pour s'installer en France, où elle passa le reste de sa vie. En regardant une photo accrochée à la paroi d'un couloir où l'on voyait la romancière debout, entourée de ses livres, je me jurai que je ferais de même un jour..."

J'avais lu la biographie de Dorothy Paz dans le dossier de presse et je savais qu'elle n'avait réalisé ce vœu qu'à moitié. Après ses études à Yale, elle s'était installée à Paris, où elle avait obtenu un doctorat de linguistique à l'École des hautes études en sciences sociales, mais un an plus tard elle était rentrée aux États-Unis, à Albuquerque pour la précision, où on lui avait proposé une chaire de littérature française à l'université du Nouveau-Mexique.

"La forêt, continua-t-elle, je ne la vis que de loin ce jour-là, depuis le jardin du Mount, que nous visitâmes après la demeure. Je m'étais

éloignée des autres élèves pour marcher au milieu des plates-bandes et des fontaines italiennes et lorsque j'eus atteint la lisière du jardin, je vis, au-delà d'un muret de clôture, une vaste prairie d'herbe haute d'où émergeaient, çà et là, des coquelicots par milliers. Quel contraste entre ce lac qui ondoyait dans la brise et le jardin ordonné derrière moi ! Dans les deux cas, il y avait une profusion de couleurs, mais un monde séparait les fleurs du jardin des fleurs de la prairie, le rouge délicat des roses du rouge sang des coquelicots. Puis, au fond de cette clairière la forêt apparut. Un rideau très dense d'arbres sans forme précise qui tranchait avec la beauté formelle du jardin, qui semblait nier son droit à exister. Je frissonnai car je crus soudain sentir le souffle de la forêt qui, ayant traversé la prairie, touchait mon visage, mais quand je me retournai je revis les roses, les parterres de buis taillés, les fontaines – oui, j'étais dans une villa florentine ! Et ce jardin qui depuis qu'Edith l'avait dessiné était resté tel quel, qui avait défié non seulement la nature sauvage mais aussi le temps, me parut encore plus précieux. Un petit monde artificiel, fragile et pathétique, certes, mais vivant et accueillant, comme un beau livre.”

Après cette visite au Mount, Dorothy n'avait plus songé à la forêt. Bien entendu, celle-ci réapparaissait sans cesse au cours de ses lectures puis de ses recherches, mais elle n'était, à ses yeux, qu'un *topos* littéraire, et la jeune étudiante qu'elle était, éprise de culture française, regardait avec un certain mépris l'attraction romantique pour la nature sauvage qu'éprouvent la plupart des intellectuels américains, orphelins, comme elle le disait, de Thoreau et de Whitman. Seule la langue comptait. Qu'elles soient animées ou non, les choses du monde n'avaient ni sens en elles-mêmes, ni valeur, tant que la parole ne s'emparait pas d'elles pour leur donner une forme, les rendre intelligibles. D'ailleurs, qu'est-ce que c'était que l'art sinon une tentative d'échapper à la brutalité de la nature, à l'œuvre de destruction du temps ?

“Et puis il y eut la Hoh Rainforest, dit Dorothy. Comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu.”

Je repensai à l'évocation, dans l'épilogue de l'essai de Mrs Paz, de cette forêt pluviale située dans l'État de Washington, au nord-ouest des États-Unis, une des dernières forêts primaires au monde. Je lui dis

à quel point j'avais été saisi par ces quelques pages, pour moi les meilleures du livre, où son écriture prenait un accent personnel, un peu déroutant pour qui connaissait ses précédents ouvrages, et où il n'était plus question de littérature, seulement du sous-bois.

“C'était il y a un an, alors que je me trouvais à Seattle pour un colloque. J'avais accepté l'invitation de trois collègues du département de littérature comparée à les suivre dans une excursion à Hoh dans l'Olympic National Park, par pure politesse à vrai dire. Je craignais de me retrouver dans un de ces horribles parcs nationaux américains toujours envahis de familles bruyantes, de camping-cars et de randonneurs. Je me souvenais de Yosemite, en Californie, et de ses séquoias millénaires encerclés de visiteurs assis en adoration silencieuse, les yeux fermés, comme s'ils étaient, que sais-je, des chamans indiens ! Mais la forêt de Hoh, c'était autre chose...

Il pleuvait ce jour-là, la saison touristique n'était pas encore commencée et mis à part mes collègues et moi il n'y avait personne. La forêt me saisit dès les premiers pas, presque physiquement. Dans la pénombre tantôt grise tantôt verdâtre, nous étions entourés d'un chaos de troncs couchés, recouverts de strates épaisses de mousse, sur lesquels d'autres arbres avaient pris racine. Tandis que nous avançons en file indienne sur le sentier, mes yeux s'égarèrent dans cet enchevêtrement de branches et de lichens qui pendaient jusqu'au sol comme des rideaux en lambeaux. L'un de mes collègues nous expliqua que c'était l'abondance des précipitations qui permettait une telle luxuriance, ce concentré de vie qui avait atteint son climax il y a des millénaires et qui depuis poursuivait son existence, immuable. Il nous parla des conifères et des feuillus qui avaient colonisé le Nord-Ouest du continent bien avant l'apparition de l'homme sur terre et dont il ne restait plus que cette forêt s'étendant sur trente-huit kilomètres le long du fleuve Hoh. Au bout de quelques minutes, je n'écoutais plus. Des sentiments que je ne connaissais pas, qui ne m'appartenaient pas vraiment, se bouscullaient dans mon cœur. L'envie me prit de quitter le sentier de randonnée, de marcher au milieu du chaos. Je laissai les autres me distancer et je m'aventurai dans la forêt. En enjambant les troncs couchés, en écartant les lianes, je me frayai un passage. Il était

très pénible, parfois presque impossible, d'avancer, les muscles de mes jambes me faisaient mal, je trébuchai plusieurs fois car mon poncho imperméable me gênait. Et maintenant que j'étais seule et que les voix de mes amis s'étaient éteintes au loin, je m'aperçus que la forêt baignait dans un silence à peu près total. Je m'arrêtai un instant : pas de chant d'oiseaux, ni de bourdonnement d'insectes. Seules les quelques gouttes de pluie qui parvenaient à pénétrer la canopée, très haute au-dessus de ma tête, résonnaient de temps en temps en tombant sur les troncs couchés."

Dorothy avançait maintenant avec difficulté dans son récit. Elle était visiblement en train de se frayer un chemin dans ses souvenirs comme à travers le désordre de branches et de lianes de la forêt. Elle était là devant moi et en même temps à l'autre bout du monde, loin de cette grise journée parisienne et du Rostand.

"Où étais-je en train de me diriger ? J'avais perdu mes repères car dans une forêt comme celle-là, toutes les directions semblent se valoir. Mes chaussures trempées s'enfonçaient dans un sol étonnamment souple. Mon collègue nous avait expliqué qu'il s'était formé au fil des millénaires grâce à la décomposition des feuilles, du bois et des animaux morts, à l'humidité, au travail incessant des insectes et des vers, si bien que j'avais l'impression de marcher sur des couches épaisses et humides de temps, accumulées là depuis les origines de la terre. Les gouttes de pluie aussi semblaient tomber d'un monde distant, d'un monde d'avant le monde où les hommes n'avaient pas de place. Dans cette forêt, je n'étais qu'une intruse. Alors j'eus peur, car je réalisai que je m'étais égarée. Dans la pénombre, derrière des parois de feuillages et de lianes, je crus percevoir une lueur. Je me dirigeai vers elle et au bout de quelques mètres je débouchai sur une petite prairie. Peut-être avait-on coupé des arbres à cet endroit ou retiré le bois mort, toujours est-il que cette clairière avait une forme parfaitement ronde. Dans la lumière éclatante, après la pénombre du sous-bois, il me sembla distinguer des fleurs, floues mais d'un blanc très pur, qui, bien qu'immobiles, ressemblaient – je les vois encore clairement – à une myriade de petites flammes. Elles étaient sans doute, me dis-je aujourd'hui, de simples narcisses, mais elles me parurent extraordinaires, les fleurs d'un autre monde. De peur de les

piétiner, je n'osais pénétrer dans la clairière. Une voix, au plus profond de moi, me disait que j'avais juste le droit de rester là où j'étais, au bord de cette petite prairie, comme si celle-ci était un enclos sacré, de la regarder de l'extérieur. En proie à des pensées aussi irrationnelles que confuses, je m'assis sur un tronc mort et je restai à caresser l'écorce humide, sentant le mouvement incessant des insectes dans la mousse. C'était donc cela, la vie...

Ma petite mésaventure dut durer une quinzaine de minutes, pas plus. Je retrouvai mes amis qui étaient revenus me chercher lorsqu'ils s'étaient rendu compte que je les avais quittés, moins alarmés que je ne l'imaginais. Au fond, les possibilités que je me perde dans la forêt de Hoh étaient quasi inexistantes. Quoi qu'il en soit, c'est de cet épisode qu'est né, je crois, mon intérêt tout à fait inattendu pour la nature sauvage. Je ne sais combien de forêts et de réserves naturelles j'ai visitées depuis, au cours de mes déplacements professionnels aux États-Unis et en Europe, mais l'émotion éprouvée ce matin-là, à Hoh, je ne l'ai jamais retrouvée. Cette clairière fleurie, l'ai-je vraiment vue ? J'ai envie de croire que oui et qu'elle est toujours là, quelque part au milieu de la forêt."

Un long silence s'ensuivit. Dorothy regardait les frondaisons dorées des marronniers du Luxembourg de l'autre côté de la vitre, s'assombrissant dans la lumière du soir.

"Chez moi, à Albuquerque, reprit-elle, je me suis mise à observer les arbres plantés dans le jardin de mon campus, au milieu de massifs fleuris toute l'année. J'ai commencé à prêter attention aux arbres alignés le long des rues aussi, que je voyais à travers les fenêtres de ma voiture en me rendant au travail le matin et que je retrouvais le soir, quand je rentrais chez moi. Lorsque les jacarandas ont fleuri, je me suis demandé comment j'avais pu ne jamais remarquer auparavant ces éblouissantes grappes mauve vif suspendues entre la chaussée et le ciel ! Puis en regardant tous ces arbres de près, je me suis rendu compte que leurs troncs avaient presque tous des cicatrices, dues sans doute aux tailles répétées, que leurs racines s'enfonçaient souvent dans le bitume et non dans une terre profonde. Comme ils étaient différents des arbres de Hoh... Vous souvenez-vous de l'histoire selon laquelle un jour dans une rue de Turin, juste avant de perdre la raison,

Friedrich Nietzsche enlaça le cheval d'un fiacre qui attendait patiemment près d'un trottoir ? Parfois, quand je marche dans les rues d'Albuquerque ou dans mon campus, et même tout à l'heure lorsque j'ai traversé le jardin du Luxembourg pour vous rejoindre ici, il m'arrive d'avoir envie de faire la même chose, d'enlacer un des arbres comme le premier *tree hugger* venu. De le serrer fort contre moi pour sentir les blessures de son écorce sur ma peau, ne serait-ce que pour avoir le sentiment que je suis vivante..."

Dorothy Paz finit par sourire, mais faiblement. Ensuite elle se leva et remit son manteau, tandis que je cherchais quelque chose à dire pour la retenir encore quelques minutes. "Au revoir, monsieur, dit-elle. J'espère que cette rencontre n'a pas été une perte de temps pour vous et que vous arriverez à en tirer quelque chose pour votre article."

C'est là que la cassette s'arrête.

*

Quelques mois plus tard, je lus dans une revue universitaire que Mrs Paz avait disparu au Costa Rica, où elle était partie en vacances, à la grande surprise de ses rares amis qui connaissaient son aversion pour le tourisme et son habitude de passer ses congés chez elle, à écrire.

Un matin, disait l'article, elle avait garé sa voiture de location près de l'entrée de la forêt de Corcovado, au sud-ouest du pays, l'une des plus sauvages d'Amérique centrale. Un ranger indien se souvenait de l'avoir vue avec son sac à dos et ses lunettes de soleil, semblable à n'importe quelle touriste américaine, se diriger vers la maison du parc. Là, elle avait plaisanté en espagnol avec les rangers au sujet des moustiques qui ne l'avaient pas laissée fermer l'œil de la nuit, elle avait signé le registre au départ du sentier et elle avait pénétré dans la jungle au milieu des palmiers, des énormes ficus et des lianes. Le soir, on remarqua qu'elle n'avait pas signé le registre pour signaler son retour de balade et que sa voiture était toujours garée près de l'entrée. Depuis, personne ne l'a revue.

Églantines

Du parc du château de Ringkøbing, près du village danois qui porte le même nom, je n'ai vu que de vieilles photos en noir et blanc. On y distingue des chemins serpentant aux pieds des grands arbres, sentiers forestiers plus qu'allées de parc, recouverts d'épaisses couches de feuilles mortes, un banc en pierre, la vasque d'une fontaine sèche tapissée de mousse, un treillage presque entièrement écroulé. Le château aussi, emmitouflé de vigne vierge et de glycines grimpant jusqu'aux toitures, semble abandonné. Sur un des clichés on aperçoit, un peu flou, un homme à genoux penché sur un buisson qu'il est en train de tailler. Le visage caché par un chapeau de paille et une longue barbe blanche, un sécateur à la main, il paraît entièrement absorbé par sa tâche. On dirait une photo classique, un jardinier dans son jardin, si ce n'est que ce jardinier est en train de tailler un rosier sauvage et qu'il est mains et pieds nus.

C'est mon amie la romancière Pia Petersen qui m'a montré ces vieux clichés un soir d'hiver à Copenhague, il y a trois ans.

Elle m'avait donné rendez-vous dans un café du centre-ville près de chez elle. On s'était déjà rencontrés plusieurs fois et j'appréciais nos conversations, où l'on échangeait en toute liberté des considérations

sur la littérature, nos plantes préférées ou le jardinage. Tandis que je remplissais son verre de vin, elle me dit qu'elle venait de traverser une période difficile, pas à cause de son âge ni des mille maladies que les médecins lui diagnostiquaient mais parce qu'elle avait dû se résoudre, cédant à la pression de ses amis, à vendre le domaine familial de Ringkøbing, où elle avait passé presque toute sa vie. "Ils prétendent, dit-elle, que je suis trop mal en point pour y vivre seule..." Maintenant, depuis qu'elle habitait Copenhague, elle se languissait de son jardin. Pire, elle avait le sentiment de l'avoir trahi. "Allons, Pia, lui dis-je en plaisantant, êtes-vous devenue sentimentale ?" Elle réfléchit un instant. "Vous qui êtes tellement passionné de jardins, répondit-elle, vous devriez pourtant comprendre. Je n'arrive pas à arrêter de penser aux arbres de Ringkøbing avec lesquels j'ai passé presque toute ma vie. J'ai toujours aimé l'idée qu'après ma mort on disperserait mes cendres au pied de l'un d'eux. Maintenant, où les dispersera-t-on ?"

Puis elle m'a parlé de son aïeul, l'excentrique Jacob Petersen, celui qui fit du domaine de Ringkøbing l'endroit qu'il est encore aujourd'hui. Elle sortit de son cartable les photos en noir et blanc dont je parlais tout à l'heure et les plaça sous mes yeux, sur la table en formica.

"Oncle Jacob était le frère aîné de mon père, commença Pia, les mains serrées autour de son verre. Je ne le voyais pas souvent parce que mes parents n'allaient pas volontiers lui rendre visite à Ringkøbing. Lui-même ne se sentait pas à l'aise avec eux. Mais il aimait bien les enfants, lui qui n'en avait pas. À vrai dire, il passait plus de temps avec mon frère et moi qu'avec nos parents quand on était à Ringkøbing. Quelle joie que ces longs après-midis dans le parc bruisant de mille sons étranges, au milieu des scarabées et des lézards ! Cette étincelle que vous venez d'entrevoir derrière les ifs, chuchotait oncle Jacob, c'est Kriskas, le monstre qui dévore les ragondins et les hérissons en une seule bouchée. Et ces notes de flûte que vous entendez de temps à autre, écoutez bien, c'est la douce Mette. Je n'ai jamais eu la chance de la voir mais on dit qu'elle est beaucoup plus belle que la reine, bien qu'elle ne soit qu'une simple fée dont presque tout le monde, de nos jours, a oublié le nom..."

Pia ferma les yeux. Je regardai son visage dur, couvert de rides, et ses épaules flottant dans sa robe. Il me semblait que si on avait ouvert brusquement la porte du café un coup de vent aurait suffi à l'emporter, et je pensai aussi à l'ardeur avec laquelle elle avait consacré son existence à la littérature, lui sacrifiant tout, y compris sa vie amoureuse. Depuis mon adolescence je lisais ses récits, remplis d'une froide mélancolie mais aussi d'échos qui me semblaient provenir d'une contrée perdue aux confins de la terre, une contrée de rêve. Je comprenais maintenant dans quel terreau ils avaient germé.

Elle m'expliqua qu'elle avait reconstruit l'histoire de Jacob Petersen peu à peu, à partir des phrases souvent sibyllines entendues dans son enfance, lorsque ses parents parlaient des extravagances du vieux solitaire, mais surtout grâce à un petit carnet, tout froissé et taché de terre, que son oncle lui avait donné juste avant de mourir et où il avait consigné quelques pensées et des souvenirs. Elle le sortit de son sac et le posa sur la table, à côté des photos, encore un peu sale de terre. "J'ai l'impression, dit-elle, que sans ce petit carnet je n'aurais pas songé à devenir écrivain. C'est pour cela que je ne m'en sépare jamais."

Puis elle commença son récit.

"Oncle Jacob est né, à la fin du ^{xix}e siècle, dans une famille très riche qui habitait le domaine de Ringkøbing depuis plusieurs générations. Enfant, il avait reçu une éducation extrêmement rude. Ses parents, très austères, ne lui parlaient pas souvent. Quant aux punitions qu'on lui infligeait pour la moindre faute, elles étaient, paraît-il, des plus cruelles. Son frère – c'est-à-dire mon père – étant beaucoup plus jeune que lui, il n'avait personne avec qui jouer ou à qui se confier. Dans son carnet, oncle Jacob évoque brièvement le parc de Ringkøbing de son enfance. Une dizaine de jardiniers l'entretenaient constamment, de telle sorte que le lieu n'était jamais paisible. Il y décrit les interminables après-midis d'été passés à jouer tout seul au milieu des parterres de buis, tandis que le jardin résonnait du bruit sinistre et monotone des sécateurs, les allées bordées de tilleuls taillés en rideau d'où pas une feuille ne dépassait, les longues plates-bandes emplies de centaines de tulipes ou de bégonias. Ces

fleurs alignées en particulier, toutes identiques, restèrent longtemps dans son esprit un souvenir extrêmement angoissant, l'image d'une solitude sans fin. Par-delà les charmilles du parc, il voyait les cimes des arbres poussant hors de l'enceinte du domaine, dans les forêts, et il rêvait de pouvoir se promener là-bas. Il savait qu'au printemps le sous-bois était tapissé d'anémones et de jacinthes sauvages, il les entrevoyait depuis la fenêtre de la berline familiale lorsqu'il quittait le manoir avec ses parents et, deux ou trois fois, il avait même aperçu la mer au loin. C'était cela le vrai monde, cet espace sans limites où l'on pouvait marcher librement sur des sentiers se perdant dans les bois, vers l'inconnu, comme dans les livres d'aventures qu'il lisait le soir au lit.

À vingt et un ans, il quitta ses parents, qu'il ne revit plus jamais. Il s'installa à Copenhague et se fit des amis dans la petite communauté bohème de la ville, mais au bout de quelques mois il commença à trouver leur anticonformisme ennuyeux, leurs manières et leurs idées, qui se voulaient originales, étonnamment convenues. Un peu plus tard, il emménagea avec une jeune poétesse aux mœurs très libres, puis il accepta un emploi dans une compagnie d'import-export. Tous les matins, il prenait un omnibus pour se rendre à son bureau et il rentrait chez lui épuisé, à sept heures du soir. Parfois, lorsqu'il passait près du port, il regardait la mer se disant qu'un pays moins morne se trouvait peut-être de l'autre côté, en Suède, en Norvège, ou plus loin encore. Mais il finit par ne plus y croire. La terre n'était qu'un vaste paysage plat et monotone, traversé par des omnibus toujours à l'heure, peuplé d'hommes et de femmes au regard absent qui marchaient sur les trottoirs en rêvant d'être ailleurs. Sa compagne aussi (il l'épiait parfois lorsqu'ils lisaient près du poêle, le soir) avait l'air d'un fantôme, toujours perdue dans Dieu sait quelles pensées. Que savait-il d'elle ? Et que savait-elle de lui ?

Les années passèrent et lorsqu'il fêta ses trente-deux ans, les médecins lui annoncèrent, en lui présentant une image de ses poumons, qu'il avait une tuberculose à un stade avancé dont il avait peu d'espoir de guérir. Oncle Jacob apprit la nouvelle sans réagir. Les taches floues et opaques, un peu spectrales, que les docteurs lui indiquaient sur les radiographies, lui parurent étrangement familières,

comme s'il avait toujours su qu'il les portait en lui, et à ses amis, faisant preuve d'un humour qui n'amusait personne, il disait : « Ce n'est pas si grave de mourir, savez-vous, quand on n'est jamais tout à fait né... » Et il se retrouva seul, car il avait refusé de s'enfermer dans un sanatorium tandis que sa compagne, craignant la contagion, était partie vivre chez un ami.

Quelques mois plus tard, il reçut une nouvelle encore plus inattendue. Ses parents étaient décédés lors du naufrage d'un bateau qui les amenait en Angleterre. Un notaire l'informait qu'en tant que fils aîné, il se retrouvait héritier du domaine de Ringkøbing et d'une grande partie du patrimoine familial. Bien entendu, l'idée de revoir le château lui répugnait mais il finit par se résoudre à y retourner. Lorsqu'il y arriva, quelques mois après, Ringkøbing était désert. Les domestiques avaient été congédiés et le château était en très mauvais état. Il retrouva la chambre de son enfance et les salons vides. Il s'étonna de la manière dont quelques mois à peine d'abandon pouvaient donner à un lieu un aspect aussi mélancolique, mais la demeure était beaucoup moins détestable que dans ses souvenirs, son mauvais état la rendait étrangement attachante. Les signes d'incurie étaient encore plus visibles dans le parc, où depuis des mois aucun jardinier n'était venu remplacer les fleurs fanées, tailler les buis du parterre ou désherber les allées. En s'y promenant, il contempla les vestiges des charmilles et les alignements de tilleuls qui, même ainsi livrés à eux-mêmes, lui rappelèrent avec amertume les jours lugubres de son enfance. Mais ce n'était pas la même chose. Ringkøbing était devenu un endroit habitable, parfait en tout cas pour y terminer sa vie et romantique à souhait. Il s'y installa, en occupant deux pièces au rez-de-chaussée et en oubliant le reste de la demeure. Trop faible pour travailler, il embaucha un vieil homme du village pour faire le ménage et lui préparer ses repas et il passait ses journées assis sur la terrasse, face à la forêt, à lire, à sommeiller au soleil et dans le vent qui apportait jusqu'à lui l'odeur de la mer, à noter ses pensées sans aucun ordre dans ce carnet. Sa vie était devenue parfaitement et merveilleusement vide et puisqu'il n'avait plus d'avenir, il n'avait à s'inquiéter de rien. Son passé aussi, qui lui semblait presque irréel maintenant, comme s'il ne lui appartenait plus, s'était éloigné. Ainsi,

tandis que le mal progressait, il avait l'impression d'être de plus en plus léger, que le vent le traversait comme il traversait l'herbe haute du parc ou les frondaisons des arbres.

Enfin un jour, pour se désennuyer, j'imagine, oncle Jacob se mit à observer la manière dont les graminées et les arbustes étaient en train de coloniser l'ancien parterre devant le château. Tandis que les buis poussaient librement, retrouvant des formes désordonnées, des clématites sauvages avaient commencé à les recouvrir et des plantes qu'il ne connaissait pas s'érigeaient au milieu des anciens entrelacs du parterre. Je suis sûre que c'était le mois de juin car les fleurs, comme il le note dans son carnet, étaient partout, si bien que quand il se promenait dans le parc il avait la sensation de disparaître dans les graminées aussi hautes que lui. Les jeunes églantiers le conquièrent à ce moment-là. Il y en avait dans les prés, au pied des arbres, au sommet des murs en pierres, nés des graines que le vent ou des oiseaux avaient dispersées. La grâce de leurs fleurs l'enchantait et il n'en revenait pas qu'elles poussent si facilement et avec une telle profusion. Des digitales pourpres, elles aussi sauvages, avec leurs inquiétantes clochettes vénéneuses, qu'il n'avait jamais vues dans le jardin de son enfance, firent leur apparition dans les recoins les plus sombres du parc. Les ronces l'enchantèrent aussi, lorsqu'il vit leurs pétales rose pâle un peu froissés, frémissant comme si une créature invisible, peut-être un des lutins ou des monstres des contes de son enfance, était en train de les frôler. Puis, en été, arrivèrent les fruits, les mûres les plus délicieuses qu'il eût jamais goûtées, et les baies des framboisiers qui avaient commencé à envahir l'ancien potager jusqu'à former de petits bosquets épineux. C'est à ce moment-là, je crois, que Ringkøbing lui devint précieux. Tous les jours, il passait des heures dans le parc. Il ne comprenait rien au jardinage mais il n'acheta pas, comme le font souvent les néophytes, des manuels ou des livres. Il n'apprit jamais à tailler les plantes pour leur donner une forme ornementale ou stimuler leur croissance. Il ne connaissait même pas les noms de la plupart des arbres du parc. « À quoi bon ? » écrivait-il dans son carnet. Car il avait fini par les aimer passionnément, il les connaissait un par un, ils étaient des *individus* à ses yeux, pas les représentants d'une espèce ou d'un genre botanique. Mais il ne s'occupait pas d'eux, se limitant à

arracher le lierre qui menaçait de les suffoquer, tandis que les anciennes allées gravillonnées disparaissaient, envahies par les pissenlits et les pâquerettes. Bref, oncle Jacob se découvrit heureux. Il ne pensait pas à la maladie, mais à la mort oui. Il y pensait distraitement, lorsqu'il se penchait, par exemple, pour regarder un gland qui venait de s'ouvrir au milieu de l'herbe et dont les premières folioles commençaient à s'élancer vers le ciel tandis que les minuscules racines, à l'autre extrémité, s'accrochaient à la terre. Ou lorsqu'il ramassait à pleines mains, dans les sous-bois, le terreau de feuilles pourries, tout noir et au parfum de noisette, pour le disposer au pied d'un jeune arbre afin de le nourrir. Le jardin lui parlait constamment de la mort et de la vie et tout à coup, les choses avaient commencé à lui sembler *plus vraies*. Il touchait les fleurs, les feuilles et les bestioles du jardin qu'il s'amusait à attraper, avec un plaisir qui l'étonnait lui-même. Il partageait leur monde, il avait fini par connaître leurs besoins et leurs peurs, la vie avait enfin une consistance, un sens aussi, bien qu'insaisissable. Mais s'il se rendait compte qu'il était en train de devenir un autre homme, il ne se posait pas de questions, il ne tentait pas de comprendre. Le temps lui était compté, pourquoi le gaspiller ?

Un jour – cela devait faire six mois qu'il était revenu à Ringkøbing – son employé lui annonça qu'il ne viendrait plus chez lui, il était trop vieux pour continuer à travailler. Resté seul dans le château, oncle Jacob comprit qu'en réalité il n'avait pas besoin d'aide. Le temps avait passé et, contrairement à ce que les médecins lui avaient annoncé, la mort ne semblait plus pressée d'en finir avec lui. Tous les matins, dans le miroir, il voyait le même visage. Il était un peu émacié, certes, et il lui arrivait encore de cracher du sang, mais les signes de la maladie avaient cessé de se multiplier. Inutile de se rendre à l'hôpital pour en avoir la certitude : le mal lui accordait un répit.

Les mois passèrent, puis les années. Oncle Jacob commença à vieillir et ce répit se poursuivait. Et c'est ainsi, en sursis, qu'il vécut jusqu'à sa mort."

Nous étions les derniers clients du café, nos verres étaient vides depuis longtemps, mais Pia continuait à regarder les photos

éparpillées sur la table et le carnet sous la lumière du néon.

“Vous connaissez maintenant l’histoire de mon oncle, reprit-elle. À ma connaissance, il ne quitta plus Ringkøbing. Était-il heureux ? Je le crois, bien que sa solitude le fit souffrir. Mais même la solitude devait lui sembler nécessaire, ainsi que l’attention constante que son petit monde exigeait maintenant de lui. Sa compagne, avec qui il était resté en bons termes, venait le voir une fois ou deux par an. Mes parents aussi. Puis mon frère Elias naquit, puis moi. Comme je vous le disais, je garde un bon souvenir des visites que nous faisions à Ringkøbing et des heures qu’Elias et moi passions avec notre oncle. Il prenait toujours notre défense lorsque nous rentrions dîner couverts de terre, les genoux écorchés et les cheveux ébouriffés. « Bien sûr qu’on dirait de petits sauvages ! Qu’est-ce que ça peut bien vous faire ? » disait-il d’un air féroce à ma mère, qui n’osait répliquer. Lui-même, avec sa longue barbe blanche, marchant pieds nus, avait l’allure d’un sauvageon, et ses yeux brillaient quand il ouvrait ses mains pour nous laisser entrevoir un lézard à peine capturé, immobile, prêt à la fuite. « Touchez-le ! nous disait-il. N’ayez pas peur ! » Nous caressions la peau glacée de l’animal, en ressentant dans notre propre corps les battements de son petit cœur fou de terreur. Lorsque nous levions nos yeux vers oncle Jacob, il ressemblait un peu à l’un des êtres fabuleux qui peuplaient son jardin.

La dernière fois que je l’ai vu, il était très diminué. Il se savait sans doute proche de la fin et, cette fois, c’était vrai. Je ne pense pas qu’il avait peur de mourir, mais l’idée de quitter son jardin devait le peiner. Nous étions assis, lui et moi, sur le tronc couché d’un arbre mort, les pieds au milieu d’un fouillis de pervenches en fleur qui chatouillaient nos orteils. Je devais avoir quinze ans, je crois. Il me dit à peu près ceci : « J’aime tellement cet endroit, Pia ! Je suis ravi d’y finir ma vie, car c’est ici qu’elle a commencé, quand je m’y suis installé il y a plus de quarante ans. » Comme je le regardai un peu étonnée, il sortit de sa poche son vieux carnet, en me disant : « Lis ça. »”

Son grand-oncle mourut un mois après. Comme il le souhaitait, ses cendres furent dispersées dans une clairière du parc. Le père de Pia ayant hérité de Ringkøbing, la famille s’y installa. Le château fut restauré et le jardin perdit un peu son caractère sauvage. Personne

n'osa arracher les innombrables églantiers mais on ne put s'empêcher de planter, autour de la demeure, quelques élégants rosiers anglais et des hortensias aux couleurs vives que Jacob Petersen aurait sans doute abhorrés. Elle-même, lorsqu'elle se retrouva propriétaire du lieu, à la mort de ses parents, continua à tondre la pelouse et elle planta des végétaux que son oncle n'aurait peut-être pas approuvés. Mais il lui aurait pardonné, elle en était sûre, car Ringkøbing était toujours vivant, plein d'échos et de créatures de toutes sortes, comme lorsqu'il y habitait. La lumière y pénétrait encore à grand-peine mais quand elle parvenait à toucher les feuilles des fougères et les cailloux couverts de mousse dans le sous-bois, quel spectacle ! "Vous êtes du Sud, mon ami, vous êtes habitué à une beauté plus extérieure, vous ne connaissez pas la lumière d'ici... C'est aussi cela que j'ai perdu en vendant Ringkøbing, conclut Pia, en se levant péniblement de table et en rangeant les photos et le carnet dans son sac.

— Vous n'avez plus votre jardin, lui dis-je, mais il vous reste vos livres...

— C'est vrai, dit Pia. Et les livres sont un peu comme les jardins, de jolis rêves qui ne servent qu'à nous faire nous sentir, de temps en temps, moins seuls. Mais eux aussi ne font que passer."

Elle salua poliment les serveurs et franchit la porte du café que je gardais ouverte pour elle. Elle me sembla à nouveau tellement petite et frêle, et je me dis : vraiment, un coup de vent suffirait à l'emporter...

*

Ce soir, tandis que j'écris l'histoire du parc de Ringkøbing, je me demande ce qu'est devenu ce lieu depuis que Pia l'a vendu. Elle aussi est peut-être en train d'y penser en ce moment même, tandis qu'elle marche lentement dans les rues de Copenhague après une rencontre littéraire ou pour faire la promenade du soir que son médecin lui a prescrite. En passant devant le port, elle s'arrête pour regarder la mer et se rappelle que son oncle scruta ce même horizon cent ans plus tôt, en espérant qu'un monde aux couleurs plus vives se trouve au-delà de

cette mer toujours égale à elle-même, dans un endroit perdu au bout de la terre. Ce monde-là, contre toute attente, Jacob l'avait trouvé. Et pendant un moment cette idée doit consoler Pia car elle aussi l'a connu, et elle l'a habité. Ringkøbing n'est plus son jardin mais cela ne fait rien. Même si les nouveaux propriétaires l'ont nettoyé et qu'ils recommencent à tailler les haies au cordeau, des fleurs sauvages sont sûrement en train d'y pousser à l'heure qu'il est, tandis que les hiboux et les hérissons sortent de leurs cachettes et que les feuilles des arbres frémissent dans le vent.

Alors elle met la main dans son sac pour toucher la couverture tachée de terre du carnet d'oncle Jacob – terre bien réelle, terre de Ringkøbing – puis elle reprend son chemin vers son appartement, en pensant, peut-être, à son prochain livre.

Pensées

Lors de notre rencontre à Paris en 2010, Dorothy Paz et moi avons évoqué des poètes qui ont trouvé dans le monde végétal une source d'inspiration. Elle avait cité quelques vers d'Emily Dickinson, qu'elle tenait pour la plus grande poétesse du ^{xix}e siècle, et qui avait jardiné, ajouta-t-elle, toute sa vie. Lorsque je lui dis que j'aurais aimé en savoir davantage sur ce sujet, la professeure Paz me conseilla de visiter la Houghton Library, à Harvard, la bibliothèque où sont conservés les manuscrits les plus précieux de la célèbre université. "Elle contient, m'avait-elle dit, une collection de manuscrits de Dickinson et on y a même reconstitué la chambre où la poétesse vivait comme un ermite." Elle me suggéra de contacter son ami Stephen Tremblay, le responsable de la Dickinson Collection à la Houghton Library. Si quelqu'un connaissait intimement la poésie d'Emily Dickinson, c'était lui. Il y avait consacré sa vie, au point que sa femme, ajouta Mrs Paz, lasse de cohabiter avec le fantôme de la poétesse, avait fini par le quitter.

Je me souvins de son conseil deux ans plus tard, tandis que je préparais un voyage en Nouvelle-Angleterre. Je contactai par courriel Stephen Tremblay et sollicitai un rendez-vous dans sa bibliothèque de Harvard, pour parler avec lui de Dickinson en vue d'un article pour ma revue. Il répondit par un mail un peu expéditif, sinon sec, me

demandant quel genre d'article je pensais écrire. Pas le énième papier, espérait-il, sur la vie de la poétesse ! La curiosité que suscite Emily Dickinson était souvent malsaine et il désapprouvait fortement, ajouta-t-il, les biographies, les essais et les innombrables articles qu'on publiait sur sa vie solitaire, "comme si, étant morte, elle n'avait plus droit à la *privacy*, à l'invisibilité qu'elle avait tant recherchée de son vivant". Lorsque je l'assurai, dans un second courriel, que je voulais écrire sur son amour pour les fleurs et que je mentionnai le nom de Mrs Paz, il consentit à m'accorder un rendez-vous : "Emily et le jardin... voilà enfin une bonne idée."

*

C'est avec une légère appréhension, car au fond je n'étais pas sûr que mon intérêt pour Emily Dickinson soit exempt de toute *curiosité malsaine*, que je me rendis, quelques jours après mon arrivée aux États-Unis, sur le campus de Harvard.

L'homme qui vint à ma rencontre dans le hall de la Houghton Library était, contre toute attente, plutôt avenant. "Je vous souhaite la bienvenue", me dit-il cérémonieusement en me tendant la main. Il m'expliqua qu'il était né à Montréal et, même si son français était un peu rouillé car depuis des décennies il n'utilisait plus que l'anglais, "la langue d'Emily", il aurait grand plaisir à converser avec moi dans sa langue maternelle.

À ma grande surprise, il ne montra aucune réticence à parler d'Emily Dickinson et de sa vie, ni d'ailleurs de sa vie à lui. Tandis que nous buvions un café à côté du distributeur de boissons, dans une salle traversée de temps en temps par un bibliothécaire furtif ou un étudiant, il m'expliqua qu'il occupait son poste actuel depuis une trentaine d'années. C'était à cause d'Emily qu'il avait émigré aux États-Unis à l'âge de vingt-trois ans pour un doctorat à Harvard. Il avait épousé une jeune femme de Boston et obtenu la nationalité américaine, puis il avait réussi à trouver un emploi à la Houghton Library, où il avait gravi rapidement les échelons jusqu'à devenir responsable de la Dickinson Collection. Cela avait d'ailleurs toujours

été son but. Il avait découvert un des poèmes d'Emily lorsqu'il avait treize ans et avait immédiatement compris que sa vie serait liée d'une façon ou d'une autre à celle de la poétesse. Il avait lu tellement de fois certains de ses vers qu'il aurait pu les réciter par cœur, même si, à son avis, ses poèmes sonnaient toujours un peu faux dès qu'on les disait à voix haute. Ils étaient faits pour être *pensés*, pas déclamés ; pour résonner dans un cerveau, en somme, pas à l'air libre. Cependant, il craignait que je reparte déçu de cet entretien car, dit-il, il n'était pas chercheur, il faisait juste semblant de l'être. S'il écrivait de temps à autre des articles sur Emily, que lui-même trouvait plutôt soporifiques, dans des revues universitaires, c'était pour justifier son poste auprès de la direction de la Houghton Library. Quant à la collection dont il avait la charge, elle contenait des lettres et des poèmes manuscrits d'une valeur inestimable. Il y avait un Dickinson Museum, dans la maison familiale de la poétesse à Amherst, pas loin de Harvard, et on allait même y reconstruire la serre où elle jardinait en hiver, mais ce n'était, à son avis, qu'une attraction touristique de plus, une simple mise en scène. "Non, si l'esprit d'Emily est encore quelque part, dit-il, il est chez nous, ici, entre les murs de la Houghton Library."

Tandis que nous traversions les couloirs de la bibliothèque, il s'excusa d'avoir répondu de manière peu aimable à mon premier mail mais il lui semblait que son devoir était avant tout de protéger ce qui restait d'Emily, et de son bref passage sur cette terre, des regards les plus indiscrets.

"Vivait-elle vraiment en ermite ? demandai-je.

— Elle eut une enfance relativement ordinaire, elle aimait aller à l'école et se promener dans les bois avec ses camarades ou sa famille. Puis elle grandit, ses sorties devinrent de plus en plus rares et quand elle eut atteint la trentaine, elle ne quitta plus du tout la maison familiale d'Amherst. Les dernières années de sa vie, elle ne recevait même pas les rares amis qui venaient encore la voir, préférant leur parler à travers la porte fermée de sa chambre qui lui servait aussi de bureau, au premier étage de la grande demeure bourgeoise. Figurez-vous que lors des obsèques de leur père, qui se tenaient dans le vestibule de la maison, Emily se cantonna dans sa chambre, la porte à peine entrouverte. Son frère disait qu'elle avait peur de tout. Elle-

même avouait que le contact des gens, leurs voix, leur présence, étaient souvent trop intenses pour elle. Je ne sais combien d'explications j'ai lues à ce sujet, provenant d'hommes et de femmes érudits et perspicaces, mais je ne peux m'empêcher de penser que la vérité est beaucoup plus simple, peut-être un peu décevante. Chez elle, Emily ne manquait de rien. Dans sa chambre, il y avait ses livres, les sœurs Brontë, Emerson, Browning, la Bible, et Shakespeare qu'elle plaçait même au-dessus de la Bible. Depuis sa fenêtre, elle pouvait contempler à loisir l'animation dans les rues d'Amherst lorsqu'elle s'ennuyait. Et en bas, il y avait son jardin, protégé par des clôtures comme dans toute maison respectable de l'époque. De temps à autre, les gens d'Amherst devaient entrevoir la petite dame toujours vêtue de blanc derrière une fenêtre ou à travers les barreaux d'une clôture, en train de jardiner. On peut imaginer le trouble qu'ils ressentaient, comme lorsqu'on croit apercevoir un spectre ou un autre de ces êtres surnaturels, souriants et distants, que les hommes ne sont pas censés voir. Peu de gens, à Amherst, savaient qu'elle écrivait. Elle a publié quelques poèmes de son vivant mais très peu, et uniquement, je crois, pour faire plaisir à ses amis. De plus, les revues qui ont publié ses vers les ont défigurés en normalisant la ponctuation et en simplifiant le vocabulaire pour les rendre plus accessibles ! Puis un certain Higginson, poète assez célèbre et tout à fait médiocre, à qui elle avait envoyé ses vers pour savoir s'ils étaient, comme elle le disait, *vivants*, lui avait conseillé de ne pas les publier. Trop étranges, trop cryptiques... Ces poèmes étaient tout simplement trop intelligents pour lui et puis, à ses yeux, Emily n'était qu'une vieille fille craintive et éprise de fleurs. Elle lui obéit mais seulement, j'en suis persuadé, parce que cela lui convenait. Elle ne voyait pas l'intérêt de rendre ses vers *publics*."

Nous nous arrê tâmes devant une porte fermée sur laquelle je lus le nom de mon guide. Tandis que celui-ci continuait à parler dans la pénombre, la main sur la poignée, il regardait de temps en temps vers le fond du couloir, derrière moi, comme s'il attendait quelqu'un qui aurait pu nous rejoindre à tout moment, une silhouette familière, une petite femme habillée en blanc sans doute. "Oui, Emily était intelligente, disait-il, beaucoup plus que les quelques hommes plus

âgés dont elle tombait vaguement amoureuse, à qui elle s'adressait toujours avec une révérence exagérée, secrètement ironique, en les appelant *maîtres*." Il sourit, sans se décider à ouvrir la porte de son bureau. "Elle mesurait parfaitement la puissance des images qui sortaient de sa plume et prenaient forme dans ses vers, qu'elle copiait avec une belle calligraphie d'écolière pour les ranger aussitôt dans son tiroir. Connaissez-vous ce poème où elle parle des grands volcans de la terre ? Il se termine avec un vers étonnant, où elle affirme qu'un cratère tout aussi redoutable se trouvait dans sa petite chambre : « *Vesuvius at home...* »"

Il ouvrit enfin la porte de son bureau mais sans m'inviter à entrer, juste pour que je voie la reproduction d'une photo d'Emily Dickinson accrochée au-dessus de sa table de travail. "La voilà", murmura-t-il.

J'avais déjà vu ce daguerréotype. Il montrait une jeune femme assise, mince et habillée de façon austère, les cheveux coiffés avec une raie au milieu, ni jolie ni laide. Une jeune femme victorienne, réservée et modeste, certes, mais aussi – impossible de ne pas le remarquer – au regard intelligent, presque téméraire dans sa manière de fixer l'appareil photo. Dans ses mains posées sur son ventre, elle tenait un bouquet de fleurs. "Ce sont des pensées", me dit Stephen. Puis, d'un air entendu : "Les fleurs les plus humbles qui soient." Et il referma la porte.

Quelques minutes plus tard, nous étions dans la Emily Dickinson Room, au premier étage de la bibliothèque où l'on avait réuni, comme Mrs Paz me l'avait dit, la table de travail de la poétesse, étonnamment petite, sa chaise et d'autres objets lui ayant appartenu pour reconstituer sa chambre. Stephen reprit ses explications : "Il y a une anecdote que j'ai toujours aimée, racontée par Martha, une des nièces d'Emily. Un jour, alors qu'elle n'était qu'une enfant, Martha entra avec sa tante dans la chambre de celle-ci et quelque chose d'étrange se produisit. D'un geste lent et solennel que l'enfant ne comprit pas tout de suite, Emily ferma la porte derrière elle, puis elle la verrouilla mais avec une clé imaginaire. En se retournant vers sa nièce, elle lui dit (en souriant, sans doute, car elle ne voulait pas l'effrayer) : « *Here, my dear, is freedom.* »" Stephen se tut, laissant le silence s'installer dans la

pièce, un silence dense, comme au théâtre. “Pour vous faire une idée exacte de la vraie chambre, celle où Emily vécut, reprit mon guide, vous devez imaginer les bruits étouffés, par moments, de la vie de la maisonnée tout autour d’elle et surtout la vue par les fenêtres fermées : les cimes des arbres du jardin, les rues du village...

— Son jardin était-il vraiment important pour elle ?

— Oui. Le bouquet de pensées que vous avez vu sur le daguerréotype n’était pas un simple ornement, ni une manière d’occuper ses mains. Emily aimait les fleurs et si, adulte, elle ne s’aventurait plus hors de la maison, elle passait des heures à travailler dans son jardin. Lorsqu’elle contracta une maladie des yeux et que la lumière du jour devint trop douloureuse, elle se mit à jardiner à l’aube et au crépuscule, parfois la nuit, gardant près d’elle une lampe qui éclairait les parterres où elle désherbaït et plantait. Ses yeux guérirent mais elle garda cette habitude. Si, de son vivant, elle n’était pas connue comme poétesse, tout le monde savait qu’elle était une excellente jardinière. Emily aimait toutes les fleurs, celles qu’elle avait vues dans sa jeunesse lors des excursions dans les bois avec sa classe, et qui réapparaissaient spontanément dans son jardin, mais aussi les fleurs exotiques qu’elle découvrait dans les revues et qu’elle commandait chez les pépiniéristes spécialisés, comme le jasmin, l’amarillis ou le daphné – ces plantes qui lui parlaient de paysages qu’elle ne verrait jamais : l’Europe, les steppes de Sibérie, les forêts vierges du Brésil dont on disait, à l’époque, qu’elles ressemblaient à ce qu’avait été sans doute l’Éden.”

Il s’éloigna quelques instants et revint avec une lettre à laquelle était accroché un petit bouquet desséché.

“Elle adorait envoyer des fleurs à ses quelques amis et à ses neveux, en accompagnement de ses lettres. Celle-ci, elle l’écrivit à Martha. Regardez, je vous prie, la délicatesse avec laquelle ces tiges sont cousues dans le papier.” En tenant la lettre avec une précaution extrême, il en lut, ou plutôt il murmura, un passage : “« *When much in the woods as a little girl, I was told that the snake would bite me, that I might pick a poisonous flower, or goblins kidnap me. But I went along and met no one but angels* »...”

— Et elle avait sa serre aussi...

— Oui, une sorte de véranda adossée à la maison, que son père fit bâtir pour elle lorsqu'elle avait vingt-cinq ans. Ce fut une des plus grandes joies de sa vie. Cette serre lui donnait la possibilité de mettre les mains dans la terre même en hiver. Elle n'avait qu'à traverser la porte de la salle à manger pour être, disait-elle, dans les îles aux épices, un ailleurs où les fleurs étrangères resplendissaient dans des bacs, des paniers accrochés aux parois vitrées ou des pots suspendus : camélias, fougères, lauriers-roses, gardénias.

Ce jardin parfaitement clos, qu'elle appelait *my little garden within*, était, à n'en pas douter, son lieu. Plus paradisiaque encore, si possible, que le vrai jardin, et tout aussi rassurant que sa chambre. Comme sa poésie, il était rangé, soigneusement travaillé – et là aussi, j'en suis sûr, devait se cacher le cratère d'un volcan. Aux yeux des esprits romantiques de notre époque qui n'aiment que les jardins dits sauvages, il semblerait artificiel, alors qu'il n'y avait rien de plus naturel que cet enclos protégé des vents glacés de l'hiver, presque constamment rempli d'odeurs sensuelles. Je crois que comme la poésie, la vraie je veux dire, cette serre avait pour Emily un petit air d'éternité. Non parce qu'elle défiait la mort – ce printemps prolongé à l'abri des parois vitrées où les fleurs s'ouvraient en permanence, n'était, bien entendu, qu'une illusion –, mais parce qu'elle rappelait à Emily ce qu'elle avait deviné dès sa prime jeunesse, en contemplant les défunts lors des longues veillées funèbres (toute sa vie fut jalonnée par les deuils d'êtres chers) : que la mort et la vie ne se contredisent pas, qu'elles se mêlent sans cesse sous nos yeux et que parfois elles se transforment l'une en l'autre, presque toujours sans que l'on s'en aperçoive.

Aussi, je n'ai aucun mal à me représenter Emily absorbée dans la contemplation d'une fleur en train de s'ouvrir dans un pot – ou de faner, peu importe – avec un regard sérieux et perplexe, un regard d'enfant. Et il n'y a que dans le silence de sa chambre ou de la serre qu'elle parvenait à contenir tant bien que mal toute cette splendeur dans son esprit, à la distiller parfois dans des vers précis, aiguisés comme des lames de couteau.”

Stephen me quitta à nouveau après m'avoir prié de l'attendre dans la chambre, en me faisant comprendre d'un petit sourire que ce qu'il

allait me montrer ne manquerait pas de m'intéresser. Il revint quelques minutes plus tard, portant un vieux volume relié en cuir verdâtre qu'il déposa délicatement sur la table d'Emily. Il avait mis des gants blancs pour ne pas abîmer l'ouvrage. "Voilà son trésor", dit-il. Sur la couverture il n'y avait aucun titre. D'un geste lent, comme lorsqu'on montre à un enfant le fonctionnement d'un jeu très coûteux qu'il a le droit de regarder mais pas encore de toucher, il ouvrit le volume devant moi. Sur une page jaunie, je vis des fleurs pressées sur les tiges desquelles étaient collées des bandelettes en papier avec les noms botaniques des plantes. Un herbier. Stephen m'expliqua que le volume était fragile. Personne n'était autorisé à le consulter sans lui, pas même les chercheurs. J'observai de près les fleurs et la calligraphie élégante, soignée, l'écriture d'un autre temps. Tandis que Stephen feuilletait lentement l'herbier, je vis défiler les spécimens qu'Emily avait placés artistiquement, après les avoir pressés, sur chaque page. Des fleurs de plus de cent cinquante ans. Celles qu'elle avait récoltées, très jeune, lors des sorties en forêt avec sa classe ou seule, à la rencontre des anges, celles qui venaient de son jardin et celles que des connaissances, m'expliqua Stephen, lui envoyaient. "Regardez, dans cette page il y a huit variétés différentes de pensées ! Je suis presque sûr que c'étaient ses fleurs préférées. À cause de leurs minuscules corolles et de la beauté soudaine qu'elles offrent au monde quand elles apparaissent dans l'herbe mais que personne ne remarque."

Je ne sais combien de temps je restai à regarder ce jardin artificiel, rempli de fleurs aux couleurs passées qui défilaient devant moi tandis que la main gantée de mon guide tournait les pages. Je me sentais coupable, j'étais en train de contempler un secret qui n'était pas destiné à des yeux étrangers. Les rouges et les jaunes des corolles avaient mieux résisté au temps que les bleus, qui viraient désormais au gris. Elles semblaient rêver, toutes ces fleurs, non pas aux moments glorieux de leur existence passée, lorsqu'elles s'ouvraient tous les matins au soleil et que les insectes venaient les visiter (ces moments trop lointains pour qu'elles s'en souviennent vraiment), mais à leur doux crépuscule, quand, coupées, elles avaient commencé à mourir.

"Emily a passé toute sa vie à se diminuer et sans doute, année après

année, elle se fit vraiment de plus en plus menue presque jusqu'à disparaître, dit mon guide pour terminer, en refermant avec précaution l'herbier. Je crois qu'elle aurait aimé devenir invisible, comme certaines fleurs dans l'herbe. Toute sa poésie, d'ailleurs, n'est qu'une exploration des limites les plus extrêmes du visible. À la fin, au cours de ses dernières années, lorsqu'elle ne quittait plus sa chambre, et surtout les derniers mois de sa vie qu'elle passa au lit, malade, elle devait sentir qu'elle se rapprochait chaque jour un peu plus de son but. Ni la poésie ni le jardin n'avaient plus d'importance et elle les oublia. Elle était à un doigt d'atteindre la plénitude entrevue dans la forêt, dans son *little garden within* ou dans quelques vers heureux : Dieu, le néant, l'éternité, qui sait ? Cela, elle n'a pas jugé indispensable de le dire."

Stephen baissa ses yeux sur l'herbier et d'une main gantée il frôla la couverture. Il sourit tristement, comme il avait déjà souri mille fois à ses invités, j'en étais sûr, juste avant de repartir avec l'herbier à la fin de la visite. Puis il dit : "Elle avait vu la beauté, comprenez-vous, dans son éclat nu, et elle l'avait vue trop tôt. Mais si elle pouvait m'entendre, elle me corrigerait peut-être. *Or rather too late, my dear, much too late...* Voilà ce qu'elle me dirait."

*

Je me demande ce qu'est devenu Stephen Tremblay. Sans doute est-il toujours en train de veiller sur la chambre vide d'Emily Dickinson et sur son herbier, dont les couleurs continuent à s'évanouir dans le noir, jour après jour.

Je me le demande parce que ce matin j'ai trouvé dans ma boîte aux lettres une carte postale en provenance des États-Unis. Une vue aérienne de l'université de Harvard, assez quelconque. Au dos, écrits en français dans une calligraphie élégante, quelques vers que je reconnus facilement. Un poème d'Emily Dickinson :

*J'étais morte pour la Beauté – mais à peine
M'avait-on couchée dans la Tombe
Qu'un Autre – mort pour la Vérité*

Fut déposé dans la Chambre d'à côté –

Tout bas il m'a demandé "Pourquoi es-tu morte ?"

"Pour la Beauté", ai-je répliqué –

"Et moi – pour la Vérité – C'est la même chose –

Nous sommes frère et sœur", a-t-il ajouté –

Alors, comme des Parents qui se retrouvent la Nuit –

Nous bavardâmes d'une Chambre à l'autre –

Jusqu'à ce que la Mousse atteignît nos lèvres –

Et recouvrit – nos noms.

Je suis resté quelques instants à regarder ces mots sans parvenir à décider s'ils parlaient d'une peine sans fin ou de la promesse d'une joie à venir, ou des deux. Je me suis dit que Stephen Tremblay était un homme heureux à sa manière. Je pensais aussi qu'il ne manquait que quelques fleurs cousues à cette carte, de petites fleurs modestes, des pensées de préférence. À moins qu'elles n'y soient, comme certaines fleurs, invisibles.

1. "Quand j'allais dans les bois, enfant, on me disait que le serpent pourrait me mordre, que je risquais de cueillir une fleur empoisonnée, qu'un gobelin m'enlèverait. Mais j'y allais tout de même et je ne rencontrais que des anges."

Berces du Caucase

“**B**ien sûr que je me souviens du parc de Ringkøbing, me dit Gilles

Clément. Je l’ai visité dans les années 1960, lorsque j’étais en vacances au Danemark chez un ami qui habitait dans le village tout près du domaine. J’ai même rencontré le vieux Petersen...”

C’était quelques mois à peine après mon entretien avec Pia. Le paysagiste Gilles Clément et moi avions été invités à participer à *Orticolario*, une manifestation autour de l’art du jardin et des plantes dans la villa Erba, au bord du lac de Côme. Lui devait parler d’écologie et de jardinage le jour même, moi, j’avais présenté mon dernier livre la veille. Nous étions assis au bord de la terrasse de la villa, un peu à l’écart des stands des pépiniéristes.

En ce début d’après-midi, le jardin, avec ses grands hêtres et ses pelouses impeccables, n’était pas encore rempli de visiteurs. De l’autre côté du lac, il y avait la ville de Côme, les flancs des montagnes recouverts de villas et de jardins en terrasses d’où s’élançaient, çà et là, de solennels cyprès. Je contemplais ce beau paysage stendhalien, presque figé dans sa perfection comme si vraiment le temps n’avait pas de prise sur lui. Avec son blouson noir de motard, ses cheveux gris un peu en désordre, Gilles Clément semblait à peine sorti de son jardin caché au fin fond de la Creuse, la Vallée, où je sais qu’il se retire pour jardiner dès que ses projets de paysages et ses déplacements à travers le monde le lui permettent. Sa présence semblait presque incongrue dans un paysage à la beauté si classique, baignant dans Dieu sait quelle rêverie nostalgique. En revanche, je pouvais sans peine l’imaginer dans le parc de Ringkøbing.

Je lui demandai quel effet ce lieu si singulier avait produit sur lui.

Au fond, que le parc de Jacob Petersen l'ait impressionné et qu'il s'en souvienne vivement (je le compris au ton sur lequel il avait prononcé le nom du domaine) n'avait rien de surprenant, il me semblait même logique qu'un paysagiste qui depuis des années parle de jardin naturel soit passé par là dans sa jeunesse.

Il était encore étudiant à l'École d'horticulture de Versailles à cette époque-là, m'expliqua-t-il, et tous les jardins l'intéressaient. C'est pourquoi l'ami danois qui l'hébergeait lui avait conseillé d'aller visiter le parc de Ringkøbing, dont il savait que le portail était rarement fermé. Il lui parla aussi du propriétaire du domaine, un vieil homme un peu fou qui y vivait seul, sans recevoir personne ou presque. Bien entendu, Gilles n'avait pu résister à la tentation et un matin, alors que son ami était occupé, il se rendit au parc. Pendant une heure ou deux, il déambula dans le domaine, excité et presque inquiet comme lorsqu'on visite, enfant, un lieu qu'on dit hanté. Jamais il n'avait vu pareil endroit lors de ses visites de jardins, seul ou avec les autres élèves et les professeurs de l'École d'horticulture. Tout, au milieu de ces arbres poussant librement, merveilleusement indifférents tout respirait l'abandon et cependant les signes de la présence humaine – un sécateur laissé sur le tronc couché d'un arbre, une brouette rouillée à moitié pleine de terreau de feuilles, un livre oublié sur un rocher... – étaient visibles çà et là. Jusqu'au moment où il tomba nez à nez avec Jacob Petersen lui-même, un chapeau de paille sur la tête, la barbe et la chemise blanches semées de brindilles d'herbe sèche, comme s'il venait de se réveiller d'une sieste dans la prairie. Le vieux monsieur ne semblait pas enchanté de rencontrer un intrus, visiblement un étranger, mais la jeunesse de celui-ci et l'air effrayé qu'il lut sur son visage quand il lui adressa la parole, pour lui demander qui il était et ce qu'il faisait là, durent l'attendrir. Au lieu de chasser le jeune homme, il lui proposa de visiter avec lui le reste du domaine. Gilles ne savait plus combien de temps il avait marché dans le parc à côté du vieillard, avec la sensation de traverser une jungle au bout du monde. Il avait du mal à croire qu'il y avait vraiment un village tout près de là, celui de son ami, ou que des trains reliaient Ringkøbing à Copenhague et au reste de l'Europe ; et pourtant il sentait presque physiquement, dans son corps, que ce lieu ouvert aux

quatre vents était un carrefour du grand brassage de graines, d'insectes, de pollen qui traverse en permanence la terre. Jacob Petersen parlait peu, lentement, et chaque fois que le jeune homme lui posait des questions sur les espèces végétales du parc, il se limitait à répondre sèchement : "Que voulez-vous que j'en sache !" "Mais il semblait faire un avec son parc, me dit Gilles, avec tous ces arbres poussant serré les uns contre les autres, les ronces, les prairies qui, en plein été, n'avaient toujours pas été fauchées, toutes bruisantes d'insectes et remplies de fleurs sauvages. Encore aujourd'hui, je me demande si ce parc-là, je ne l'ai pas rêvé, si Jacob Petersen n'est pas un personnage né de mon imagination. Le vieil homme et son lieu semblaient vivre hors du temps. À moins que ce ne soit le contraire : peut-être vivaient-ils tous deux au cœur même du temps, en accord avec les jours et les saisons... Je crois qu'il fut néanmoins ravi de cette rencontre car à la fin de ma visite, lorsqu'il me raccompagna au portail, il me proposa de revenir au domaine chaque fois que j'en aurais envie."

Les petites vagues du lac de Côme venaient caresser à un rythme régulier le bord de la terrasse au pied de nos chaises, le soleil somnolent d'octobre invitait aux confidences. On avait encore un peu de temps avant la conférence de Gilles. Je profitai des quelques minutes qui nous restaient pour lui demander par quel détour il était arrivé, jeune homme, aux jardins. Au fond, je ne le connaissais que superficiellement pour l'avoir interrogé à plusieurs reprises sur ses théories du paysage, mais je ne savais presque rien de sa vie.

*

"Quand j'étais au lycée, dit-il, j'étais tout sauf un bon élève. J'ai même doublé des classes, deux fois ! Si je regardais les adultes autour de moi et que je considérais leurs professions – avocats, médecins, commerçants – je trouvais tout cela tellement ennuyeux. En fait, je ne voyais pas pourquoi j'aurais dû faire des études. Puis, en classe de seconde, ma professeure de sciences naturelles, voyant que j'étais mauvais élève partout à l'exception de la matière qu'elle enseignait,

m'a expliqué qu'il y avait un métier dont je n'avais probablement jamais entendu parler, celui de paysagiste. Je crois que je peux dire qu'elle m'a sauvé la vie. Soudain, tout prenait sens. Après le lycée, je me suis inscrit à l'École d'horticulture de Versailles, la seule qui, à l'époque, permettait de s'orienter vers le paysage. Il est vrai que depuis l'enfance j'étais émerveillé par le spectacle de ce qu'on appelle la *nature*. Les insectes avant tout. Leurs couleurs extraordinaires, leurs mues et leurs métamorphoses ne cessaient de m'intriguer. Les fleurs sauvages aussi, que je voyais dans le jardin de la maison de villégiature de mes parents, dans la Creuse, mais également dans les environs. C'était d'ailleurs quand je sortais me promener dans la campagne que les rencontres les plus étonnantes avaient lieu. J'aidais souvent les vieux paysans du coin – les derniers qui restaient, à une époque où l'agriculture industrielle s'imposait partout dans les campagnes de France et que le monde rural disparaissait ; ils faisaient pâturer leurs vaches et leurs moutons sur les coteaux, le long de la Creuse. En été, ces landes étaient remplies de bruyères, les mêmes bruyères dont le rose vif avait tant impressionné Monet et les peintres de l'école de Crozant. Aucune clôture ne séparant physiquement les parcelles, je déambulais en toute liberté. Dans ces prairies j'étais chez moi, c'était là mon jardin, pas celui de mes parents.

Dès le mois d'avril, je me baladais le long des coteaux jusqu'à un petit vallon, avec un ruisseau qui coulait au fond. Ce lieu enchanté, territoire d'explorations botaniques et d'étonnements sans fin, je le baptisai la Vallée des Papillons. Ce fut un des lieux magiques de mon enfance. Mais la vie a bien fait les choses car cette vallée, je ne l'ai jamais vraiment quittée. Bien des années plus tard, après mes études à Versailles, alors que j'avais déjà commencé à enseigner dans un lycée agricole et à travailler comme paysagiste, j'ai été obligé de m'éloigner de ma famille. Ma mère était morte, la *maîtresse* de mon père, comme on disait alors, voulait régenter la maison familiale dans la Creuse, et comme je m'y étais opposé, la rupture avait été inévitable. Je me suis mis à chercher un lieu pour y faire mon jardin et y vivre. Pendant des mois, j'ai sillonné la moitié sud de la France sans rien trouver. Puis en 1977, de passage dans la Creuse, mon amie Fernande, une paysanne que je connaissais depuis mon enfance, m'a reparlé de la

Vallée des Papillons. Le lieu s'était enrichi entretemps, il avait été envahi par les ronces mais il était plus que jamais rempli d'insectes et de fleurs sauvages, et il était en vente. C'est là que j'ai construit ma maison, pratiquement seul, avec quelques copains qui venaient me donner un coup de main de temps à autre."

Je lui demandai : "Et le jardin ? Comment est-il né ?"

— Pendant un an ou deux, je n'ai rien fait dans la Vallée, sauf étudier cet endroit et tenter de comprendre comment il fonctionnait, de quelle manière y cohabitaient les plantes et les animaux. Comment faire un jardin de ce vallon que les hommes avaient délaissé ? À l'École d'horticulture, on m'avait appris à tuer, à me débarrasser de la faune et de la flore spontanées : pucerons, taupes, araignées, fleurs sauvages et plantes opportunistes qui avaient le tort de pousser au *mauvais* endroit, mais moi je ne voulais plus tuer. J'ai décidé de ne pas utiliser tous ces produits dont les emballages étaient couverts de têtes de mort. J'avais commencé à comprendre qu'ils ne servaient qu'à donner au jardinier un sentiment de maîtrise, mais une maîtrise illusoire, et aussi qu'ils constituaient une menace pour ce que j'aimais par-dessus tout, ces êtres vivants qui un jour m'avaient poussé vers le jardin. Pourquoi, par exemple, utiliser cet épouvantable poison pour éliminer les taupes qu'on appelait *topicine* ? Pourquoi n'aurait-on pas partagé ce lieu, moi, les taupes et tous les autres ? Au fond, je ne cherchais pas vraiment à créer un jardin, juste à me faire une petite place dans un jardin qui existait déjà, rythmé par le passage des saisons, par la vie des êtres qui y habitaient bien avant moi ou ne faisaient qu'y passer. On ne parlait pas encore d'écologie à l'époque, pas en matière de jardinage en tout cas, et ce n'est pas la conscience des dangers qui pesaient sur la biodiversité qui m'a poussé, au début, à rejeter ce que j'avais appris à l'école. C'est la poésie de l'endroit que je ne voulais pas altérer, encore moins blesser. Un beau jour, tandis que j'aménageais un sentier du jardin à la tondeuse, je me suis trouvé devant une touffe de berces du Caucase qui s'étaient semées toutes seules. Tu connais sûrement ces grandes plantes aux ombelles blanches, qui dès le début de l'été envahissent les prairies et le bord des routes, fascinantes, troublantes presque. Encore aujourd'hui, elles ont très mauvaise réputation auprès des jardiniers qui les considèrent

comme toxiques et invasives. Moi, je les trouvais magnifiques. Bien sûr, elles obstruaient le passage, mais pouvais-je m'en débarrasser juste parce qu'elles se trouvaient là où je ne les avais pas prévues, au mauvais endroit ? Quel est le *bon* endroit pour une plante si ce n'est celui où elle a trouvé toute seule les conditions les plus favorables à sa vie ? J'ai décidé de les garder et de modifier plutôt le tracé du chemin pour les contourner. Depuis, les sentiers de la Vallée changent année après année, au gré des saisons et du vagabondage des plantes. Le jardin change de visage avec eux et pourtant son âme, si les jardins ont une âme, reste la même."

Nous parlâmes alors de ces poètes et écrivains qui au *xix*^e siècle avaient commencé à s'intéresser aux fleurs sauvages, les "fleurs du pays", comme les appelait Rousseau. Nous évoquâmes George Sand, que Gilles aimait depuis longtemps et qui affirmait préférer les gerbes de fleurs qu'elle cueillait dans les champs aux pompeux bouquets de roses horticoles aux couleurs éclatantes, et qui avait également de grandes connaissances en botanique. Comme Émile Zola, John Ruskin ou William Morris, elle avait compris l'importance de préserver cette vie spontanée dont les hommes s'étaient coupés, perdus dans leur rêve de puissance, d'en protéger la beauté indomptée, la plus précieuse qui soit. Je lui parlai d'Emily Dickinson, qui chérissait les fleurs sauvages qu'elle avait découvertes dans son enfance et qui lui étaient apparues comme des anges lors de ses promenades en forêt.

"Bien qu'il ne connaisse rien à la botanique, Jacob Petersen faisait partie de cette lignée-là, me dit Gilles. Je crois qu'il n'a jamais utilisé ni connu le mot « écologie ». C'est pour faire de la place à cette beauté qui ne cessait de l'étonner, même dans son grand âge, qu'il ne tuait ni les pucerons et autres parasites des plantes, ni les clématites sauvages envahissantes de son parc. J'ai beaucoup pensé à lui, il y a quelques années, lorsque j'ai commencé à aménager la prairie fleurie de la Vallée, que j'ai baptisée le Champ, sur un grand terrain plat. À bien y réfléchir, c'est l'endroit que je préfère dans mon jardin, et c'est peut-être ce que j'aurai fait de mieux dans ma vie ! C'est d'ailleurs la partie la plus simple, celle où j'interviens le moins car j'y laisse les fleurs se ressemer spontanément. Il m'arrive encore aujourd'hui d'y passer la nuit à la belle étoile pour contempler le ciel, et chaque fois je me

rappelle une soirée que j'ai passée à Ringkøbing, en compagnie de Jacob Petersen. Car je suis retourné dans le parc trois ou quatre fois avant de quitter le Danemark. Le vieil homme m'accueillait toujours avec une joie mal dissimulée. Il était content, je crois, de dépoussiérer un peu le français qu'il avait appris, enfant, avec sa gouvernante parisienne et surtout de parler de ses arbres.

La dernière fois que j'allai le voir pour le saluer, nous restâmes ensemble plus longtemps que prévu. Las de marcher, nous nous allongeâmes dans l'herbe haute dans une des clairières du parc alors que le soleil commençait à se coucher, en silence. C'était une de ces très longues soirées d'été nordiques où tout paraît vaste et très pur. Chaque fois qu'on entendait un bruit nouveau venant du bois qui nous entourait, Jacob Petersen m'expliquait quel animal l'avait produit, et j'avais l'impression, absurde sans doute, qu'il les connaissait tous, un par un : chaque hibou et chaque renard qui sortaient de leurs abris pour chasser, le hérisson se faufilant dans la broussaille... Les premiers insectes nocturnes, indifférents à notre présence, volaient au-dessus de l'herbe et quand l'un d'entre eux s'approchait, c'était moi qui disais son nom à mon hôte, ravi de voir que ces termes entomologiques le fascinaient, comme si c'étaient des mots magiques. J'allumai un joint et l'offris au vieux Petersen, qui en fuma quelques taffes distraitemment, sans savoir, probablement, de quoi il s'agissait. Comme il n'y avait aucune lumière artificielle autour de nous, la voûte du firmament, immense au-dessus de nos têtes, se remplit peu à peu d'une quantité invraisemblable d'étoiles. Quelque part dans la broussaille, il devait y avoir des chèvrefeuilles en fleur, au parfum de miel. Ça sentait bon l'herbe sèche aussi. À un certain moment, le vieil homme ferma les yeux. Il semblait absorbé dans ses pensées, comme à la recherche d'un souvenir enfoui dans son passé. Quand il l'eut retrouvé, il ouvrit les yeux. C'était le vers d'un poème qu'il avait cherché. « *Le paradis est dispersé sur toute la terre*, murmura-t-il, *voilà pourquoi on ne le reconnaît plus...* » Il soupira puis, en se tournant vers moi, il me demanda si je connaissais ces vers du poète allemand Novalis. « Tu sais, Gilles, je l'ai lu lorsque j'avais à peu près ton âge. J'habitais Copenhague alors et la vie me paraissait terriblement morne. Selon Novalis, si ma mémoire est bonne, il faut réunir tous les

éclats d'Éden éparpillés dans le monde. Est-ce à cela que servent l'art ou la poésie ? À refaire de cette pauvre terre des hommes un paradis ? Peut-on faire repousser l'Éden ? Je me le demande encore et je sais maintenant que je mourrai sans avoir trouvé la réponse. Mais je peux mourir tranquille. Sais-tu pourquoi ? Parce que j'aurai pris soin d'un jardin. Et planté des arbres... » Ensuite, Jacob Petersen se tut. Jamais, lors de nos rencontres, je ne l'avais entendu tenir un discours aussi long. Je regardai autour de moi. La splendeur était partout dans le parc, ou plutôt tout était dans la splendeur, nous aussi. Quelques instants plus tard, Jacob se leva, me signifiant par là qu'il était l'heure pour moi de partir."

*

Gilles se retourna pour regarder le jardin de la villa Erba qui se remplissait de monde et il consulta sa montre. Sa conférence allait bientôt débuter. Je savais que l'attente du public était grande. Tous ces gens voulaient entendre Gilles Clément, qui infatigablement, avec la passion d'un jeune homme, parlerait une fois de plus de "jardin planétaire", de "tiers paysage", de "jardins de résistance"... Peut-être un jardinier nouveau est-il en train de naître, pensai-je, et avec lui un nouvel homme qui aurait réappris à habiter cette terre en se disant, comme tout bon jardinier, qu'il est le gardien du lieu qui lui est échu et non son propriétaire, et que c'est cette responsabilité, sa tâche la plus grande. Quoi qu'il en soit, le vieux rêve de retrouver une place dans le monde nous accompagne toujours. Si l'arrogance nous a chassés du paradis, ce n'est que grâce à l'humble sagesse du jardinier, à sa passion pour les choses de la terre, qu'on pourra en retrouver le chemin. Gilles, me dis-je, a fait sa part. Il a soigné son jardin, comme Jacob Petersen, et a planté des jardins à travers le monde. Tous soumis au temps, tous ouverts à l'Imprévisible et à chaque instant menacés de disparition (car tel est le lot de chaque jardin, comme de chaque homme) ; mais toujours en route sous un ciel de plus en plus noir, avec leurs fleurs sauvages se ressemant année après année et leur petit peuple d'oiseaux, de magnifiques insectes, de graines, de taupes

aveugles les traversant sans se soucier des clôtures.

Plumbagos

J'ai rencontré Annamaria Tosini une seule fois, en 2009. Le professeur Raimondo, alors directeur du jardin botanique de Palerme, m'avait dit où je pouvais la trouver. "Allez la voir, cela lui fera plaisir. C'est une amie, un être rare, une de ces personnes qui n'ont pas vraiment de place dans notre époque médiocre et conformiste et qui se battent toute leur vie pour leur droit à être ce qu'ils sont. Ne vous attendez pas à une vieille femme fragile et vulnérable – même si elle l'est devenue, fragile et vulnérable.

Cela faisait des années que j'avais envie de la rencontrer, depuis que j'avais visité son jardin à Casteldaccia, un petit village pas loin de Palerme, au cours d'un voyage d'étude des jardins siciliens. Après je ne sais plus combien de villas baroques abandonnées qui respiraient l'histoire, la désolation et l'ennui, le jardin d'Annamaria Tosini – que notre jeune guide palermitain, étudiant en paysagisme, nous avait présenté comme une curiosité, une bizarrerie ("Une de plus dans notre île extravagante") – ne pouvait que nous surprendre. À l'intérieur du petit enclos, la vie débordait de partout. Sur quelques centaines de mètres carrés à peine, on avait entassé une quantité invraisemblable de plantes : des masses de fleurs, opulentes ou légères, des arbres luttant entre eux pour atteindre la lumière, des jasmins, des

bougainvillées, des daturas vénéneux et des plumbagos bleu ciel, et tout cela dans une folle luxuriance de parfums et d'ombre, de clochettes et de petites poupées accrochées aux branches. C'était un labyrinthe, ce qui me fut confirmé par une information que le guide nous donna d'un air nonchalant, comme si elle n'était pas capitale : Jorge Luis Borges en personne avait passé quelques jours ici, peu de temps avant sa mort. La propriétaire n'était pas à la maison ce jour-là mais elle avait laissé le portail ouvert pour notre groupe et trois carafes de limonade sur une table à l'ombre. D'un air désolé (ce jardin étant la énième démonstration du fait que malheureusement nous étions en Sicile et non pas en Angleterre) notre guide nous fit remarquer l'absence de tout bon sens dans ce mélange hétéroclite de plantes aimant la sécheresse, citronniers, figuiers, oliviers, et de plantes qui, comme les hortensias par exemple, ont besoin de beaucoup d'eau et de fraîcheur. Il avait entendu dire que la *signora* faisait venir régulièrement des tonnes de terre acide pour aider ces malheureux hortensias à survivre – en vain, puisqu'ils mouraient inévitablement et, tout aussi inévitablement, étaient remplacés. Quant aux énormes pierres d'où jaillissait de l'eau, nous dit-il, elles avaient été transportées par camions depuis l'Etna pour recréer un paysage volcanique. "Bref, ce que vous voyez là est une pure aberration, un catalogue de toutes les erreurs qu'un jardinier avisé ne doit pas commettre."

J'étais enchanté. Bien qu'il y eût quelque chose d'étouffant dans ce trop-plein de vie, dans ce paradis excessivement terrestre et maladroit, j'avais rarement vu un lieu aussi agréable. Cette Mme Tosini, j'en étais sûr, avait voulu réunir toute la Sicile dans son jardin, ou peut-être même la Terre entière, comme si la nature dans sa totalité avait été convoquée et forcée à s'entasser, de manière bien peu naturelle, en vérité, mais charmante, dans ce petit espace. Quoi qu'il en soit, dans la chaleur torride de l'après-midi, ce jardin nous avait accueillis généreusement. C'était un monde – ou un théâtre du monde – et je pensai aux milliers d'histoires qu'il avait à raconter, histoires dont je ne saurais sans doute jamais rien car la jardinière, qui en était l'auteure et la gardienne, n'était pas là. Je me promis alors de tenter de la rencontrer lors de mon prochain passage en Sicile.

Ce qui, malheureusement, n'arriva qu'une dizaine d'années plus tard.

À l'occasion d'une exposition sur la flore du Brésil au jardin botanique de Palerme, j'appris par le directeur Raimondo que depuis ma visite à Casteldaccia le mari d'Annamaria Tosini était décédé après que sa société avait fait faillite et que cela ajouta sans doute du désordre dans l'existence déjà peu équilibrée de l'extravagante jardinière. Celle-ci vivait désormais dans une "maison de repos" de la banlieue de Palerme. Tandis qu'il me raccompagnait à la sortie du jardin, comme s'il craignait que je me renseigne auprès d'autres personnes sur son amie et qu'on puisse me donner une fausse image d'elle, Raimondo m'expliqua que je ne devais pas croire tout ce qu'on racontait sur sa vie.

Voilà en peu de mots qui était Annamaria Tosini : une femme fantasque, fascinante et extraordinairement belle. Dans les années 1970 et jusqu'à il y a peu de temps, dit le professeur, elle avait été une des personnalités les plus en vue de la ville. Tout le monde savait qu'elle n'achetait ses vêtements et ses bijoux qu'à Paris, qu'elle considérait comme sa seconde maison. Elle était passionnée de musique, brillante dans la conversation mondaine, grande voyageuse. Tout cela était vrai, mais elle était avant tout une véritable artiste, car tout ce qu'elle touchait prenait vie. C'était une chamane, dans le vrai sens du terme, ce qui mettait parfois mal à l'aise le botaniste qu'était le professeur Raimondo, car elle connaissait les plantes (surtout les exotiques, les plus étranges, les plus extravagantes) comme s'il s'agissait d'esprits, d'êtres surnaturels dont elle partageait par moments le monde, les rêves et le langage. Les plantes l'amenèrent au jardin, qui peu à peu devint toute sa vie, à côté de son mari et de ses enfants qu'elle aimait par-dessus tout, et ce jardin lui fit oublier les mondanités, les voitures de sport et les défilés de mode à Paris. Le professeur me parla également des fêtes somptueuses qu'elle organisait dans les forêts des environs de Palerme, auxquelles elle conviait les notables de la ville mais aussi les bergers des environs, où des danseurs exécutaient les troublantes chorégraphies qu'elle composait elle-même, sous les frondaisons des chênes et des oliviers

sauvages. Toute sa vie, au fond, n'avait été que du théâtre, dit le professeur pour conclure son portrait, mais elle n'avait jamais cessé de chercher *quelque chose de toujours plus vrai et plus beau*. C'est à ce moment-là (tandis que j'essayais de comprendre ce que voulait dire cette expression, *quelque chose de toujours plus vrai et plus beau*, surtout pour une grande mondaine sicilienne qui aimait mettre les mains dans la terre rouge de son île et faire cohabiter les plantes les plus disparates) que le professeur Raimondo me conseilla de rester sur mes gardes quand j'irais voir son amie. On était arrivés au portail du jardin. "Même dans son grand âge et même si elle vit désormais comme une recluse, elle est redoutable."

*

"Cela fait une heure que je vous attends", dit Annamaria Tosini dès qu'elle me vit au rez-de-chaussée de la maison de repos, alors que j'étais arrivé exactement à l'heure prévue.

Malgré son ton de reproche, elle parvenait à peine à cacher le plaisir qu'elle éprouvait à l'idée de pouvoir parler d'elle et de son jardin à un parfait inconnu. Le professeur Raimondo avait raison, elle maîtrisait encore l'art de la séduction. Je remarquai les fleurs en papier de soie qu'elle avait mises dans ses cheveux blancs et le ruban de fils dorés noué autour de son cou qui semblait avoir été tressé par une petite fille. Sans attendre que je l'interroge, tandis qu'elle me guidait à travers les couloirs, elle se mit à parler de son jardin, dont elle s'inquiétait constamment maintenant qu'elle ne pouvait plus s'en occuper personnellement. Elle me parla aussi, dans un torrent de mots, de la manière dont elle l'avait conçu, de son mari sans qui elle n'aurait jamais pu le réaliser car il cédait à tous ses caprices, même les plus fous, et de son fils Marco qui vivait depuis des années à Londres, où il avait commencé une carrière d'acteur.

La maison de repos était aussi déprimante qu'on pouvait s'y attendre. Comme si j'avais suivi à mon insu un script au *timing* soigneusement préparé, au moment où nous nous arrê tâmes devant sa chambre, je lui demandai : "Comment faites-vous, madame Tosini,

vous qui aimez tant le jardin, pour vivre dans cet endroit où pas un brin d'herbe ne pousse ? Comment pouvez-vous vous passer du jardinage ?”

Elle me regarda comme attendrie par la naïveté de ma question, puis elle ouvrit la porte de sa chambre. “Qui vous a dit que je n'ai pas de jardin ?”

La chambre était la reproduction du jardin de Casteldaccia, tout aussi foisonnante, encore plus étourdissante. Pendant un instant, je pensai à ces grottes que les princes extravagants de la Renaissance faisaient construire dans leurs jardins pour surprendre les visiteurs, remplies de statues de divinités étranges, de monstres, de coquillages et de bouts de céramique accrochés aux parois qui resplendissaient dans l'obscurité. Certes, la chambre de la maison de repos était lumineuse, grâce au jour qui pénétrait par les grandes fenêtres et à la blancheur immaculée du plafond, mais tout, ici aussi, brillait.

Annamaria Tosini me dévisageait d'un regard intense, guettant comme une enfant chaque expression sur mon visage, visiblement aux anges. Elle m'indiqua les graffitis, les éventails accrochés aux murs, les feuilles sur lesquelles elle avait écrit des bouts de poèmes, les masques et surtout les *sculptures*. Celles-ci étaient partout, fixées aux parois, sur le sol, sur les tables, les chaises ou les armoires, faites de matériaux ordinaires : papiers d'emballage et papier de soie, ficelles, bouts de mouchoirs, plumes d'oiseau, feuilles mortes, rubans colorés, morceaux de plastique ou de tissu – “tout ce qui me passe sous la main”, dit fièrement Annamaria Tosini. Comme dans son jardin, j'eus le sentiment que sans le vouloir elle avait réuni toute son île dans sa chambre, car les sculptures ressemblaient à des bouts de crèche, à des architectures baroques, à des gâteaux recouverts de couches épaisses de chantilly, de ricotta sucrée parsemée de fruits confits. Mais il suffisait de lire les mots écrits sur les bouts de papier qu'elle avait collés ou agrafés sur ses œuvres pour comprendre que son histoire personnelle aussi y était représentée. Les petits personnages des sculptures étaient ses enfants, son mari, elle-même ; les scènes évoquées, des scènes de son enfance ou de ses rêves. Comme elle me voyait égaré dans ce débordement de compositions, elle attira mon attention sur l'une d'entre elles. “C'est ma toute dernière, même si je

ne suis pas sûre qu'elle soit terminée, dit-elle. Je ne sais pas si je vais l'appeler *Il teatro*, *Il deserto* ou *Il funambolo*, ou bien les trois à la fois. Comme vous le voyez, c'est un petit théâtre. Les rideaux rouges m'ont donné beaucoup de mal, mais ces taches dorées les rendent crédibles, n'est-ce pas ? La salle est vide. Cette femme que vous voyez ici de dos, assise au premier rang avec sa robe et son chapeau orange, c'est moi. La femme qui danse seule sur la scène, habillée de la même manière, c'est moi aussi. Et celle que vous voyez en haut couchée au-dessus du fronton de la scène, elle aussi en orange, et qui regarde vers le ciel, peut-être en train de rêver à un autre théâtre, à une autre comédie, c'est encore moi."

En me promenant dans la pièce, suivi comme mon ombre par Annamaria Tosini, je reconnus plusieurs sujets sacrés : des madones, belles et naïves comme de jeunes filles du peuple, drapées dans des tissus bleu ciel (le bleu du plumbago du jardin), épanouies et modestes ; un Christ en croix, le regard plein de douleur muette et d'effroi, les bras ouverts au-dessus d'une petite foule d'hommes ensanglantés. "C'est un combat de tous les jours, savez-vous, poursuivit-elle, car le personnel de la maison continue de jeter mes œuvres. Hier, par exemple, ils ont fait disparaître mes parents. Mais à bien y réfléchir ce n'est pas grave. Au contraire, cela fait de la place que je peux remplir à nouveau."

Ce n'est qu'à ce moment-là, curieusement, que je m'aperçus que la radio était allumée, elle l'était sans doute déjà quand nous étions entrés. Annamaria Tosini m'expliqua qu'elle ne pouvait pas se passer de musique. On jouait le *Pèlerinage de la Rose*, l'oratorio de Schumann. Elle avait passé toute sa vie dans les salles de concerts les plus prestigieuses du monde, dit-elle, c'était la musique qui lui rappelait la femme qu'elle avait été et qu'elle était, peut-être, encore. Pour le prouver, elle prit un petit bout de papier accroché au mur et lut un poème qu'elle avait écrit quelques jours plus tôt, dont malheureusement je ne peux transcrire ici que la fin, car je la notai après avoir quitté la maison de repos : "*Maintenant abandonnée, elle respire la musique et les souvenirs / Debussy comme de la sève coule dans ses veines / alors la mer inonde la prison.*"

Dans un instant de lucidité, tandis que l'oratorio s'achevait, je me

souvins de l'avertissement du professeur Raimondo et, tout de suite après, d'un vers de Vilém Vok que j'avais lu deux jours plus tôt, dans l'avion entre Paris et Palerme : *"Rares sont les mortels capables de s'égarer dans le grand labyrinthe et d'en sortir vivants..."* Dans la lumière limpide qui éclairait la chambre et faisait éclore les fleurs d'Annamaria Tosini, il me semble que celle-ci était à la fois Ariane, Thésée et le Minotaure blessé à mort.

"Restez encore un moment, monsieur", dit-elle, en me serrant la main.

*

Le jardin de Casteldaccia (c'est le destin de presque tous les jardins singuliers, ceux qui ne ressemblent à aucun autre) n'a pas vécu longtemps. En 2016, quelques années après la mort de celle qui l'avait créé, la villa a été rachetée et les nouveaux propriétaires ont été obligés d'arracher, de tailler, de rendre le lieu plus gouvernable ou tout simplement vivable. C'est par Marco Gambino, le fils d'Annamaria Tosini que j'ai appris la nouvelle, lorsque je l'ai rencontré il y a quelques mois à Londres tout à fait par hasard (mais dans ces histoires d'héroïnes antiques, de masques dorés et de monstres, le hasard, bien entendu, n'existe pas) chez des amis comédiens.

J'ai été frappé tout de suite par le peu de ressemblance entre Marco et sa mère. Il était mince et léger, le regard grave de quelqu'un qui n'aime pas mentir, bien que sans doute bon acteur, et plutôt réservé. Nous nous sommes donné rendez-vous le lendemain dans le parc de Greenwich. Il m'avait prévenu qu'il n'avait pas envie de parler de lui ou de son enfance à Palerme, ni d'expliquer pourquoi il avait quitté la Sicile. Comme il ne faisait pas froid en cet après-midi de novembre, nous nous assîmes sur un banc perché tout en haut d'un grand pré qui descendait vers la ville. Nous regardâmes en silence les photos qu'il avait réunies pour moi dans un dossier : le jardin de Casteldaccia, la mère de Marco, les fêtes dans les forêts siciliennes, les sculptures surtout. Les sculptures, dit-il, avaient été sauvées, elles étaient

désormais conservées à l'Osservatorio Outsider Art de Palerme. Sa mère était devenue une artiste reconnue, surtout depuis la prestigieuse exposition de ses œuvres au jardin botanique de Palerme en 2013, appelée *Giardini e sculture di carta*, même si les critiques avaient encore du mal à trouver une case pour la classer, ce qui sans doute l'aurait ravie.

Quand il referma son dossier, nous restâmes en silence. Au fond, je n'avais rien appris que je ne savais déjà et le visage d'Annamaria Tosini s'éloignait ; il était assez distant, en tout cas, pour que je puisse commencer à écrire sur elle. Il ferait noir bientôt. Le parc était étrangement vide et dans le ciel des étourneaux étaient en train de composer leurs fantasmagories grandioses, mais cet instant crépusculaire n'avait absolument rien de mélancolique. Les ramures presque nues des grands arbres resplendissaient encore au soleil, ce qui me fit penser que la beauté de ces parcs anglais, si bien soignés et composés comme d'admirables tableaux, est que la vie y devient une chose parfaitement ordonnée. Et la mort ? La mort n'est plus, vue d'un parc comme celui-ci, qu'un endormissement paisible, acceptable et accepté par l'univers tout entier. Peut-être, pensai-je, les beaux jardins ne servent-ils qu'à cela, à nous faire accepter l'inacceptable. Comme certains livres et certaines œuvres d'art, sans parler de Debussy.

“Ma mère s'est laissée dévorer par ses rêves, voilà le drame de sa vie, dit soudain Marco, interrompant mes réflexions. Son existence, qui pourrait sembler terriblement erratique, a eu un sens précis, une direction. En tout cas, j'ai envie de le croire. Après les années passées dans les séductions vides de la vie mondaine, la lumière éblouissante des réceptions de la haute société palermitaine et parisienne, elle a rencontré le jardin. Ou mieux : elle s'est jetée dans le jardin, avec la fougue irréfléchie qui était la sienne. Elle s'est rapprochée de la nature, d'une beauté qu'elle sentait absolue et indépassable, et qui la révéla à elle-même non comme un miroir mais comme un abîme dans lequel elle n'eut pas peur de regarder, ni même de plonger. Mais c'est dans les dernières années, enfermée dans la maison de repos, qu'elle a trouvé l'expression la plus aboutie d'elle-même, dans ses sculptures. Vous l'avez compris, tout se tenait dans sa chambre, encore mieux que dans son jardin : le passé et le présent, la nostalgie et l'attente de Dieu

sait quel bonheur à venir, les joies et les douleurs. Et tout son monde se rassembla autour d'elle : son mari qui n'était plus là, mon frère et moi qui vivions loin d'elle, les amis et les illusions d'autrefois, les fleurs aussi."

Comme s'il en avait trop dit, Marco se leva. Il était désolé, m'annonça-t-il, de devoir m'abandonner mais il était temps qu'il se rende au Greenwich Theatre, où il devait jouer le soir même.

Une seconde après il avait disparu.

Il commençait à faire froid. Devant moi, le grand pré en pente douce se remplissait d'ombres. En levant les yeux, je retrouvai l'énorme nuée d'étourneaux, maintenant juste au-dessus de moi. Elle s'agrandissait et se rétrécissait, tantôt grise tantôt noire, telle la systole et la diastole d'un cœur irréal, le souffle d'un fantôme géant.

Je me levai moi aussi, car l'obscurité tombait vite maintenant et il était temps de rentrer. Oui, je pouvais considérer ma petite enquête sur Annamaria Tosini comme close et il ne me restait plus qu'à écrire son histoire, peut-être dès ce soir à l'hôtel. Je décidai qu'elle se terminerait avec cette scène, aussi banale soit-elle : une nuée d'étourneaux dans le ciel d'une grande ville, au-dessus d'un parc et d'un banc vides. "Le mensonge est toujours si compliqué, me chuchotait à l'oreille une voix d'actrice (avec son joli accent sicilien, un brin trop mélodramatique) tandis que je marchais sur l'herbe dans le noir. La vérité, si simple..."

Campanules

“ Je ne crois pas t’avoir parlé de Maxwell Hutchinson, me dit mon ami Lucien H. C’est sur lui que j’ai travaillé d’arrache-pied, presque à en perdre la santé, ces derniers temps. Si tu as un petit moment, je peux te raconter son histoire en deux mots. Elle devrait t’intéresser car il y est question de jardins aussi.”

C’était donc pour cela qu’il m’avait invité dans son deux-pièces perché au sixième étage d’une tour à Cergy-Pontoise.

Cela faisait plusieurs mois que je n’avais pas eu de nouvelles de Lucien mais je me doutais qu’il était en train de travailler sur sa thèse de doctorat. Je savais qu’une fois de plus il avait demandé à ses professeurs davantage de temps pour la terminer et que ceux-ci, ne croyant peut-être plus qu’il la finirait un jour, lui avaient accordé un délai supplémentaire. Depuis des années il menait des recherches sur William Morris, le grand artisan et militant socialiste de la fin du ^{xix}e siècle, dont il m’avait déjà parlé à plusieurs reprises, toujours avec le même enthousiasme. Cette fois, dit-il d’un air décidé tandis qu’il m’invitait à m’asseoir dans son bureau, était la bonne : il avait enfin réussi à achever son travail, bien qu’il y eût encore de nouvelles pistes de recherche qui s’étaient ouvertes devant lui et qu’il aurait été ravi d’explorer. (“Que veux-tu, dit-il un peu amèrement, j’aurai bientôt quarante ans, il est temps que je mette un terme à mes études...”) La pièce manquante de sa thèse était précisément ce Maxwell Hutchinson, l’un des nombreux employés de l’entreprise d’artisanat de William Morris, que celui-ci rencontra lorsqu’il était déjà vieux et dont il devint, d’une certaine manière, le père spirituel et l’ami. Ce n’était ni un artiste ni un intellectuel, juste un jeune révolutionnaire d’origine

irlandaise comme il y en avait beaucoup dans les banlieues industrielles de l'époque, un des innombrables personnages anonymes qui traversent l'histoire sans laisser de traces visibles, mais sans lequel lui, Lucien, n'aurait jamais réussi à comprendre *vraiment* qui était William Morris.

En bon historien, mon ami me communiqua d'abord les sources qu'il avait utilisées pour reconstruire l'histoire de l'amitié entre Morris et le jeune Hutchinson : des documents comptables et administratifs de la Morris & Co. et surtout le journal, jamais publié, de May Morris, l'une des deux filles du grand homme, conservé à la British Library. May était à la tête du département de broderie de l'entreprise et, comme son père, proche du jeune Irlandais, qui avait à peu près son âge et dont, selon Lucien, elle fut peut-être un peu amoureuse.

Il prit une vieille revue anglaise (*The Strand Magazine*, si ma mémoire est bonne) qui contenait un article sur Merton Abbey, l'endroit mythique, près de Londres, où se trouvaient les ateliers de la Morris & Co., et il attira mon attention sur une photo en noir et blanc. On y voyait un groupe d'une dizaine d'hommes endimanchés, certains portant un chapeau melon, d'autres tête nue. Debout, à l'ombre d'une glycine grimant sur un mur de briques, ils faisaient cercle autour d'un vieux monsieur assis que je reconnus facilement comme étant William Morris. Longue barbe poivre et sel, cheveux en bataille et cravate mal nouée, il fixait l'appareil photo avec un regard bienveillant, visiblement heureux mais fatigué. "Les autres, expliqua Lucien, sont des employés de Merton Abbey." L'un d'entre eux m'intrigua : un jeune gaillard aux cheveux noirs, lui aussi dépeigné et le col entrouvert. Il se tenait tout près du vieil artiste et le regardait plein d'admiration, d'amour presque. "Oui, dit Lucien, c'est lui Maxwell." Puis, en indiquant un volumineux manuscrit posé sur son bureau, mon ami dit : "Tout est là."

C'était sa thèse de doctorat, qu'il s'était enfin décidé à imprimer et qu'il s'appropriait à envoyer à ses professeurs. Il la prit et la posa sur ses genoux avec précaution, comme si c'était un objet fragile et très précieux. Sur sa couverture semi-rigide, au-dessous du titre, des noms de l'auteur et du directeur de thèse, il y avait la reproduction d'une enluminure d'une grande délicatesse provenant sans doute d'un

manuscrit médiéval, où étaient représentés des roses rouges et des lys entrelacés.

Je passai le reste de l'après-midi dans le deux-pièces de mon ami à l'écouter. Avec sa passion d'éternel étudiant, en consultant la thèse quand sa mémoire lui faisait défaut, Lucien me raconta l'histoire de Maxwell Hutchinson, dans laquelle les trois personnages principaux, m'expliqua-t-il, étaient le jeune révolutionnaire, le grand artisan et sa fille May, plus silencieuse et attentive que protagoniste. Quant à moi, je me limitai à poser quelques questions de temps à autre, en général pour couper ses explications quand elles étaient trop longues, et à prendre des notes dans mon carnet.

C'est grâce à ces dernières que je peux reconstruire cette histoire.

*

Maxwell Hutchinson arriva à Merton Abbey, un matin du mois d'avril 1885, avec comme seul bagage un sac en cuir élimé contenant peu de choses de plus qu'un veston, une chemise de rechange et le *Manifeste du parti communiste* de Karl Marx. Il n'avait que dix-huit ans et pas d'autre endroit où aller. Comme il le dit lui-même plus tard, il n'était qu'une tête brûlée d'Irlandais, rempli de haine pour le monde des riches, l'injustice et les bas-fonds de Londres où il avait passé sa jeunesse après avoir fui son pays. C'est Morris lui-même qui l'avait embauché, sur un coup de tête, comme à son habitude. Ils s'étaient rencontrés dans un commissariat de Londres où ils avaient été enfermés avec d'autres militants socialistes à la suite d'une manifestation non autorisée qui s'était transformée en bagarre avec les forces de l'ordre. Tous deux avaient été accusés d'avoir attaqué des policiers mais si Morris, un gentleman, avait été libéré après quelques heures de détention, Maxwell avait reçu une amende de six livres et comme il n'était pas en mesure de payer, le juge l'avait condamné à dix mois de prison ferme. Morris serait alors intervenu avec véhémence pour protester, il aurait payé l'amende du jeune homme puis proposé à ce dernier de venir travailler dans ses ateliers.

Trois jours plus tard, Maxwell se présenta au portail de Merton

Abbey, peu convaincu d'avoir bien fait d'accepter l'offre de son bienfaiteur. Chaque fois qu'il avait tenté de travailler dans une usine, il était devenu presque fou au bout de quelques jours à peine (une fois il avait même mis le feu aux machines avant de s'enfuir). Mais ce qu'il découvrit à Merton Abbey l'enchantait. C'est Morris lui-même qui lui fit faire la visite du site. Il lui montra les moulins, les restes de la vieille abbaye médiévale qui avait donné son nom au lieu, les berges de la rivière Wandle, qui coulait doucement, bordée de peupliers, à travers la campagne. C'était un petit bout de Vieille Angleterre que la révolution industrielle avait miraculeusement épargné. Puis, à l'intérieur des vieux ateliers en briques, Maxwell fut ébloui par la beauté des vitraux et des tapisseries aux fabuleux motifs floraux qui sortaient des mains des artisans, par les précieux tas d'indigo des teinturiers et par les tissus ocre, rouges et bleus séchant au soleil. Il découvrit le jardin aussi, où l'on cultivait les plantes utilisées pour teindre les tissus et où Morris cherchait l'inspiration pour les motifs des tapis et des papiers peints. Mais le lieu tout entier était, lui semblait-il, un jardin, comme le cloître fleuri d'un monastère médiéval.

Maxwell trouva tout de suite sa place à Merton Abbey. Il perdit peu à peu sa méfiance, ses manières brusques, et même s'il était toujours un peu réservé il s'entendait bien avec ses collègues. Dès le premier jour, il s'installa dans une des chambres que Morris avait prévues pour ses employés qui se trouvaient dans le besoin et c'est là qu'il passa le reste de son existence. Il se mit au travail avec une alacrité qui, sans doute, le surprit lui-même. Pendant quelques semaines, il aida le vieux jardinier, Edward (celui à qui Morris dédia un poème, après sa mort : *"Edward, my friend, the fields are full of buttercups / Can you hear them mourn for your death?"*), à arroser le potager ou désherber, puis il apprit à nouer les tapis avec l'équipe de tissage composée surtout de jeunes femmes. Ses grandes mains le gênaient dans ce travail minutieux (si une fille tissait en moyenne cinq centimètres de tapis par jour, lui n'arrivait à en tisser que trois) mais il ne s'en plaignait pas. Et il était à l'aise avec les jeunes femmes, lui qui avait longtemps fréquenté les prostituées de Haymarket. Ensuite, il passa dans d'autres ateliers, il apprit à teindre le coton, à broder et même à forger le

métal. Après quelques années, alors qu'il aurait pu prétendre à diriger une équipe, voire à dessiner lui-même les objets destinés à la production, il décida de retourner tout en bas, c'est-à-dire au jardin. S'il continuait à travailler dans les différents ateliers pour donner un coup de main à ses collègues, il passait la plupart de son temps à s'occuper du potager. C'était aux fleurs qu'il consacrait le plus de soins car il considérait que la vie de Merton Abbey dépendait d'elles. Avant de mourir, Edward lui avait appris à tailler les pommiers et les rosiers, à repiquer les salades et à faucher l'herbe. Dans sa naïveté, Maxwell devait croire que le travail quotidien au jardin lui permettrait de se tenir tout près du cœur de Merton Abbey, c'est-à-dire de Morris lui-même qui, à ses yeux, faisait un avec le lieu qu'il avait créé comme un artiste et son œuvre. Et il est vrai que n'importe lequel des employés n'aurait pas hésité à jurer que sans Maxwell, bien qu'il fût le dernier venu et le plus taciturne de l'équipe, Merton Abbey n'aurait pas été la même. Quant à l'amitié qui le liait à Morris, qui parfois se mettait à jardiner avec lui, elle grandit jour après jour. Pourtant, comme s'il ne parvenait pas à dépasser sa timidité, ou la vénération que lui inspirait le vieux maître, Maxwell lui adressait rarement la parole, préférant le regarder de loin.

May Morris relate une conversation entre son père et Maxwell qui eut lieu quelques mois à peine après l'arrivée de ce dernier à Merton Abbey.

Le jeune apprenti, William et May étaient assis sous un grand tilleul un peu à l'écart des ateliers. C'était un matin de fin juin. L'ombre de l'arbre était fraîche et dans son feuillage se cachaient les fleurs qui exhalaient leur dense parfum. May brodait, les deux hommes, une pipe à la bouche, parlaient de politique.

“Vous comprenez, Max, la révolution ne sera rien si nous n'obtenons que la justice sociale ou l'égalité, disait Morris, convaincu, comme la plupart de ses camarades de la Socialist League, que l'insurrection du peuple britannique était imminente.

— Qu'avons-nous d'autre à espérer, Mr William, si ce n'est l'élimination des injustices ?

— Eh bien, on peut espérer de cette insurrection qu'elle offrira à chaque individu *le droit à la beauté*”, sentencia Morris.

À ce moment-là, May intervint : “Savez-vous, père, que lors d’un meeting à Glasgow, il y a quelques jours, Mr Engels vous a qualifié de socialiste sentimental ?”

Morris éclata de rire. “Ce n’est pas faux, dit-il, je ne suis qu’un vieux sentimental. Mais rien ne me fera changer d’avis : dans un monde laid ou avili on ne peut penser correctement, ni être heureux, et encore moins aimer. Je ne considérerai pas la révolution achevée, conclut-il, tant que chaque homme n’aura pas la possibilité de faire quelque chose de beau avec ses mains ou avec sa tête...”

Maxwell semblait perplexe. Aucun de ses camarades ne parlait comme cela lors des discussions au siège du parti, à Londres. Dans son esprit, le mot beauté évoquait probablement des salons remplis de lustres, de tableaux aux cadres dorés et de bibelots en porcelaine. Cependant, sa confiance en Morris était déjà très grande à cette époque. Il demanda : “Qu’est-ce que la beauté, Mr William ?”

Le maître rit à nouveau : “Je n’en sais strictement rien, mon pauvre ami. Je ne suis pas philosophe, Dieu merci, et je ne suis même pas sûr que l’on ait besoin de répondre à des questions semblables. Savez-vous ce que c’est que l’amour ? Ou la vie ? Et pourtant vous êtes là, n’est-ce pas, vous aimez et vous vivez ! Non, ces choses-là, il ne faut pas tenter de les cerner, il faut juste les placer, une fois qu’on en a reconnu l’importance, au centre de son existence.” Sur ces mots, Morris sortit de son cartable un gros carnet de dessin et l’ouvrit pour le montrer à Maxwell. Sans arrêter son travail de broderie, May y jeta un coup d’œil rapide et reconnut un dessin que son père lui avait déjà montré, son dernier modèle pour un tapis : l’arbre de vie.

Le jeune homme prit le carnet dans ses mains et découvrit, occupant la totalité de la page, l’arbre à la forme parfaite, au milieu de dizaines de fleurs poussant dans le feuillage sombre et dans l’herbe au pied du tronc. À cette époque-là, Maxwell commençait à peine à reconnaître les plantes mais dans ce dessin il distingua facilement les campanules bleu vif qui l’avaient ébloui le jour où il était arrivé à Merton Abbey, mais aussi les nigelles de Damas, les bleuets et les ancolies qu’il avait appris à connaître plus tard. Il reconnut les rouges-gorges et les mésanges aussi. “C’est l’arbre que, dans le récit de la Genèse, Dieu a placé au milieu du jardin, lui chuchota à l’oreille May presque

malicieusement. Celui dont Adam et Ève pouvaient manger les fruits à satiété.

— Un arbre béni...”, marmonna Maxwell.

Morris poursuivit ses explications mais son jeune ami n'écoutait qu'à moitié et continuait à regarder le dessin qu'il tenait entre ses doigts. À ce moment-là, il sentit peut-être confusément qu'il était arrivé quelque part dans sa vie jusque-là dépourvue de direction, qu'il avait trouvé, alors qu'il n'y croyait plus, une place dans ce monde, sa place à lui.

Maxwell parlera toujours de cette période où il pouvait voir William Morris presque tous les jours comme de la plus heureuse de sa vie, mais elle ne dura que onze ans.

Le 3 octobre 1896, après quelques mois de maladie, Morris mourut dans sa maison de Hammersmith à l'âge de soixante-trois ans à peine, au terme d'une vie entièrement vouée à la création. Il avait écrit des nouvelles et des poèmes, peint, dessiné les jardins des maisons où il avait habité, contribué à la naissance de la Socialist League, donné d'innombrables conférences et animé des meetings politiques à travers la Grande-Bretagne. Il avait aussi créé la première société pour la sauvegarde des paysages, retrouvé des techniques artisanales perdues, fondé une maison d'édition et surtout dessiné des objets artisanaux destinés à marquer leur époque. Son médecin déclara qu'il était mort *“from simply being William Morris”*. Quant à George Bernard Shaw, il commenta : *“Happy Morris ! He is resting.”* Est-ce que Maxwell était présent à son enterrement ? C'est probable, puisque les biographes racontent qu'au cortège qui accompagnait le char sur lequel reposait le cercueil, décoré avec des mousses, des branchages et des fleurs, participèrent la famille de Morris, ses amis artistes et intellectuels mais aussi ses employés. Il se peut même que ce soit le jeune jardinier de Merton Abbey qui ait décoré le char.

Maxwell continua à travailler à la firme jusqu'à sa mort, en 1934, menant une vie retirée, presque invisible, ne quittant Merton Abbey que rarement. May raconte qu'en 1898, alors qu'il était encore jeune, il épousa une femme beaucoup plus âgée que lui, dont on ne sait rien si ce n'est qu'elle avait un enfant presque de l'âge de Maxwell. May en

parle comme d'un acte de bonté de la part du jeune homme envers une femme déshéritée, peut-être une prostituée. Dans son journal, elle relate aussi de façon détaillée une dernière conversation entre son père et Maxwell qui eut lieu le 31 décembre 1895, c'est-à-dire quelques mois avant la mort de Morris.

C'était la nuit de la Saint-Sylvestre et le personnel de la firme avait fêté la fin de l'an dans la grande cuisine commune avant de rentrer chacun dans sa famille. Morris était venu lui aussi, accompagné par May, à la surprise générale car on le savait très fatigué. À la fin de la soirée, alors que tous les employés avaient quitté les lieux, le vieil artiste se prépara à partir à son tour. Maxwell, qui allait passer le réveillon seul à Merton Abbey, l'aida à mettre son manteau et son écharpe. Lorsqu'ils étaient déjà à la porte, pressentant peut-être qu'il n'y aurait plus d'autres occasions de revoir son jeune ami, Morris se ravisa et lui demanda s'il avait envie d'un dernier bock de bière. Ils retournèrent dans la cuisine et s'assirent à la grande table, tandis que May, après avoir ranimé le feu, se plaça debout derrière son père qui n'avait pas quitté son manteau.

Morris commença ainsi, sur un ton paternel : "Mon cher Max, cela fait à peu près dix ans que tu es ici avec nous à Merton Abbey. Je ne parviens toujours pas à croire à quel point tu as changé depuis ton arrivée.

— Quand vous m'avez rencontré, je n'étais qu'un jeune chien fou. Vous m'avez donné une maison et un idéal à la lumière duquel je peux vivre.

— Tu avais déjà un idéal, tu étais un révolutionnaire ! L'as-tu oublié ?"

Le jeune homme soupira. "Il est temps que je vous l'avoue, Mr William, cela fait des années que je ne pense plus à la politique. Un jour, j'ai oublié de renouveler ma carte du parti, et puis je n'y ai plus songé.

— Comment ça, Max, ne veux-tu plus changer le monde ? Souviens-toi, n'est-ce pas parce que nous étions tous deux en révolte contre cette Angleterre bourgeoise et hypocrite que nous sommes devenus amis, au poste de police ?"

Soudain, Morris sembla troublé, presque angoissé. May avait

remarqué que ces derniers temps il paraissait avoir perdu sa foi en la révolution. L'âge, sans doute, ou la constatation que l'histoire de l'Europe accélérât sa course folle non pas vers une société plus juste mais vers Dieu sait quelle catastrophe qui s'annonçait pour le nouveau siècle. Le monde, disait-il parfois, est plus gris qu'au moment où nous avons commencé à nous battre contre son enlaidissement, et il y a davantage de pauvres, l'art, la musique et la littérature sont devenus des marchandises comme les autres, et combien de nos concitoyens se souviennent du vrai goût de la tomate, à force de manger ces légumes poussant dans des serres chauffées ressemblant à des usines ? Et il s'irritait de voir que ses amis souriaient en l'entendant dire cela. Même sa chère May ne le prenait pas au sérieux, mais maintenant elle commençait à réaliser la profondeur des doutes qui l'accablaient. Si l'espoir en l'avenir s'affaiblissait, le sens même de l'existence de son père risquait de s'évanouir. Personne n'avait soupçonné le drame qui se jouait dans l'esprit du vieil artiste à la fin de son existence, sauf Maxwell.

“Mr William, n'affirmez-vous pas toujours, dit le jeune homme (se faisant courage car jamais il n'avait osé contredire le maître auparavant), qu'il n'y a pas plus grand bonheur que le travail, quand le travail devient création ? Ça a été ça, ma révolution, lorsque je suis arrivé à Merton Abbey. Je n'avais jamais connu ce bonheur avant que je tisse moi-même un tapis, que je teinte le verre ou que je regarde un arbre greffé de mes mains grandir et porter des fruits. Bien sûr, il m'arrive de me sentir coupable, de penser à mes anciens camarades travaillant dans les usines, vivant dans des taudis. Alors je me dis que même si je ne milite plus pour la cause du prolétariat, ce que nous accomplissons ici, les beaux objets que nous fabriquons, ce sont comme des graines. Oui, Mr William, des graines ! Pensez à celles que produisent nos plantes à Merton Abbey et que le vent ou les oiseaux transportent on ne sait où au-delà des murs d'enceinte de notre jardin. La plupart d'entre elles mourront dans les caniveaux, dans la rivière ou entre les pavés des rues, mais quelques-unes trouveront de la bonne terre, germeront et produiront à leur tour des fleurs, qui plus tard produiront des graines. C'est comme cela que j'ai fini par voir ce que nous faisons ici, et je me réjouis à l'idée que ces beaux objets

quittent tous les jours nos ateliers pour finir dans des maisons, et que d'autres yeux et d'autres mains, appartenant à des individus dont nous ne savons rien, se poseront sur eux. De leur beauté naîtra de la beauté et des révolutions invisibles, insignifiantes aux yeux du monde, se produiront, peut-être...

— Que peuvent un joli tapis ou un jardin fleuri contre l'histoire ? murmura le vieil artiste, les yeux rivés sur son bock de bière. Dis-moi, Max, combien pèsent-ils sur l'autre plateau de la balance ?

— Très peu, répondit Maxwell, peut-être rien. Mais qu'en savons-nous en réalité ? L'histoire va là où elle doit aller et ses raisons sont trop compliquées pour notre entendement, pauvres faiseurs que nous sommes.”

May regardait le jeune homme pleine d'étonnement. Jamais elle ne l'avait entendu parler si longuement et sur un ton aussi sûr de lui. Comme ils se ressemblent, au fond, Max et père, tous les deux si naïfs ! se surprit-elle à penser. Si ce n'est que Morris, emmitouflé dans son manteau, avait l'air pâle et plus fatigué que jamais.

“Je n'ai fait que ce que vous m'avez appris, Mr William, poursuivit le jeune homme, presque implacable. J'ai compris ce qui était important pour moi et je l'ai mis *au centre de ma vie*. Et j'ai tenté d'apprendre, à la lumière de cela, à penser correctement et à être heureux. À aimer aussi.” May se souvient qu'à ce moment-là le jeune homme baissa les yeux et ses joues s'empourprèrent comme celles d'une jeune fille. Mais il avait une toute dernière chose à dire au maître, pendant qu'il était encore temps : “Parfois, il m'arrive de penser que si le noir avance tous les jours un peu plus, si là-dehors, dans la ville, tout devient comme irréel, ce que nous avons de mieux à faire, c'est continuer notre travail, calmement comme il le faut pour tout travail réalisé avec soin, et sans faire trop de bruit. Si nous accomplissons cela, au moins nous resterons fidèles à nous-mêmes et ne mourrons pas avec le sentiment d'avoir vécu en vain.”

Quand, le soir même, May transcrivit cette conversation dans son journal, elle ne savait plus ce qu'avait répondu son père, ni s'il avait répondu quelque chose. Elle se souvenait seulement que lorsque le vieil artiste s'était levé pour partir, Maxwell, d'ordinaire si réservé, s'était approché de lui et l'avait enlacé pour la première et dernière

fois de sa vie, comme pour le protéger.

*

Je revois le moment où Lucien acheva son récit. Le jour avait commencé à décliner et la pénombre envahissait déjà son deux-pièces au sixième étage d'une tour, au cœur d'une banlieue pleine d'immeubles anonymes, sans doute semblable au Merton Abbey d'aujourd'hui qui, au dire de mon ami, depuis l'époque de la Morris & Co., avait été englouti par la banlieue de Londres.

Toujours avec précaution, Lucien reposa sa thèse sur le bureau. Je savais que le gros volume disparaîtrait probablement dans les archives d'une université sans que le monde n'en sache rien, comme la plupart des ouvrages de cette sorte. Pourtant moi aussi, maintenant, je le voyais comme un petit trésor précieux. Les lys et les roses rouges entrelacés de l'enluminure ornant la couverture luisaient faiblement dans l'ombre. On aurait dit qu'ils étaient vivants, comme s'ils venaient d'éclore dans le silence d'un cloître pseudo-gothique, une de ces architectures d'inspiration médiévale que l'époque de Morris aimait tant, aussi humbles et délicates que les modèles originaux bien qu'un peu ridicules car manifestement fausses.

Lorsqu'il se retourna vers moi, un peu gêné, mon ami souriait. C'était le genre de sourire dont il me gratifiait, en général, après que je l'avais écouté patiemment me parler de ses recherches, le sourire à la fois triste et heureux d'un homme habitué à passer des journées entières dans les archives ou au fin fond d'une bibliothèque et qui sait que son travail est probablement vain. Mais il y avait quelque chose de nouveau dans sa gêne. Je compris que le jeune révolutionnaire irlandais qui ne croyait plus à la révolution, ce Maxwell Hutchinson trop beau, trop naïf pour être vrai, n'avait peut-être jamais existé. Ou plutôt qu'il ne pouvait exister que dans le deux-pièces de Lucien perdu dans la banlieue, ou dans sa thèse que personne ne lirait jamais. Voilà pourquoi son sourire me semblait un peu plus triste et plus heureux que d'habitude. Mais c'était difficile de l'affirmer, à cause de l'obscurité croissante de la pièce.

2. “Edward, mon ami, les prés sont pleins de boutons d’or / Les entends-tu pleurer pour ta mort ?”

Roses

Il y a un an, j'eus l'idée de demander un article pour ma revue à l'écrivain Enrique Vila-Matas et je m'adressai à une amie commune, l'éditrice espagnole Clara Pastor, pour obtenir son adresse.

Cela faisait longtemps que j'avais envie de le rencontrer. Depuis ma première découverte de ses livres, dans les années 1990, je le considérais comme l'un des rares grands romanciers de l'époque. Qu'il écrive souvent sur l'impossibilité d'écrire, dans cette arrière-saison de la littérature, je le comprenais bien. Je doutais qu'il se fût jamais intéressé aux jardins, aux arbres ou aux fleurs, mais l'année précédente il avait chroniqué dans le quotidien *El País* le livre de mon ami poète Teodor Cerić, *Jardins en temps de guerre*, que j'avais moi-même traduit en 2014 en France et qui venait d'être publié en Espagne. Dans son article intitulé "Paseos antiguos por lugares perdidos", on lisait : "Les textes de Cerić saisissent non sans audace la dimension poétique et existentielle des jardins, leur capacité à nous protéger de la destruction générale." Il avait donc compris. Peut-être aurait-il envie de prolonger sa réflexion sur ce sujet dans ma revue.

Au fond, Teodor Cerić aurait pu être l'un des personnages issus de la plume de Vila-Matas, si ce n'est qu'il avait résolu ses problèmes avec la littérature tout simplement en l'oubliant. Il avait quitté Sarajevo au

début de la guerre contre la Serbie, en 1993, et pendant quelques années il avait vagabondé seul à travers l'Europe. C'est là qu'il avait découvert les jardins et que ceux-ci avaient fini par lui apparaître comme des refuges possibles, des remparts pathétiques, certes, mais providentiels face à la catastrophe de l'histoire. À la fin de la guerre de Bosnie, de retour dans son pays, Teodor s'était retiré à la campagne dans un hameau perdu, en coupant les derniers liens qu'il avait avec le monde des lettres, et en se consacrant uniquement à son jardin. Je ne sais par quel miracle j'avais réussi, dès 2012, à le convaincre d'écrire pour ma revue des articles sur les parcs qu'il avait visités pendant son exil, puis à me laisser rassembler ces textes dans un livre. Difficile d'imaginer un homme plus fuyant. Même si je le considérais comme un ami, je ne l'avais jamais vu. Nous échangeions, à sa demande, uniquement par mail et chaque fois que je lui proposais de me rendre chez lui en Bosnie, ne serait-ce que pour voir son jardin, qu'il m'avait décrit comme une friche envahie par les fougères, la mousse et les frondaisons de ses pommiers sauvages, il avait toujours esquivé poliment ma demande. Même après la sortie de *Jardins en temps de guerre*, Teodor gardait ses distances et, après m'avoir fait remarquer un peu sèchement que je lui écrivais trop souvent, il avait fini par ne plus répondre à mes courriels. Qui mieux qu'Enrique Vila-Matas, dont j'avais aimé le livre *Bartleby et compagnie* sur les écrivains ayant choisi le silence, l'un de ses sujets de prédilection, pourrait parler d'un ancien poète vivant isolé dans son jardin ?

Le courriel du grand romancier arriva quelques jours après. "Quelle coïncidence, cher monsieur ! m'écrivait-il. Sachez que j'ai eu justement la chance de discuter récemment de vive voix avec Teodor. Non pas en Bosnie, ni en aucun autre pays du monde, mais pendant une séance de spiritisme ! Car, hélas, comme vous le savez sans doute, il est décédé." Vila-Matas m'expliqua que lors d'une soirée chez des amis, il avait réussi à entrer en contact avec son fantôme, à qui il avait posé plusieurs questions sur son jardin secret et sur la vie solitaire qu'il y avait menée au cours des dernières années. Si je passais par Barcelone, il serait tout à fait disposé à me recevoir pour me parler de sa "conversation" avec Teodor Cerić.

J'étais sous le choc mais j'avoue que j'eus des doutes quant au

sérieux de ce courriel. Si cela expliquait le silence total de Teodor au cours des dernières années, j'avais du mal à imaginer Enrique Vila-Matas, qui n'avait rien d'un écrivain mystique, participant à une séance de spiritisme. En revanche, je connaissais son humour féroce. Sans tarder, j'écrivis à l'éditrice Clara Pastor pour lui faire part de mes doutes. Elle me répondit aussitôt : depuis quelques années, elle le tenait de source sûre, Enrique s'intéressait au spiritisme. Cela ne l'avait pas surprise plus que cela, elle était habituée aux choix originaux de son ami. "D'ailleurs, écrivit-elle à la fin de son message, tu sais bien que ses derniers romans ne manquent pas d'esprits, d'apparitions énigmatiques et d'évènements surnaturels. À ton avis, où trouve-t-il son inspiration ?" Oui, quoi de plus logique, pensai-je, qu'un auteur qui depuis toujours s'intéresse aux disparitions, aux écrivains dont l'esprit flotte au-dessus de la réalité jusqu'à se désincarner, finisse par chercher à communiquer avec l'au-delà ? Et puis si vraiment Teodor n'était plus de ce monde, je n'avais pas d'autre moyen pour en apprendre davantage sur lui que d'interroger Vila-Matas.

*

Un mois plus tard, j'étais à Barcelone. C'était pendant les semaines les plus critiques de la protestation des indépendantistes catalans contre le pouvoir central de Madrid et la ville, quasiment en état de siège, était méconnaissable, mais le quartier où habite Vila-Matas était étonnamment tranquille. Il ouvrit la porte de son appartement avec un sourire affable mais plus tard, tandis qu'il m'invitait à m'asseoir dans son bureau, il regarda sa montre et m'annonça que malheureusement il n'avait que peu de temps à me consacrer. Je lui demandai s'il était inquiet de ce qui se passait en Catalogne et comment il voyait l'avenir de son pays.

"Parlons de Cerić", dit-il, et il me versa une tasse de café.

L'entretien qui suivit fut concis. Au début, mon interlocuteur se leva à plusieurs reprises pour aller consulter des notes sur sa table de travail mais peu à peu il n'en eut plus besoin. La scène de son échange

avec Teodor semblait devenir de plus en plus présente à ses yeux au fur et à mesure qu'il la racontait, comme cela doit arriver souvent, pensai-je, chez les romanciers. Quant à moi, je n'avais plus aucun doute. Ce n'était pas une plaisanterie, Enrique Vila-Matas avait bien parlé avec mon ami.

Je commençai par lui demander s'il avait eu autant de mal à approcher le fantôme de Teodor que moi à le fréquenter en chair et en os.

“Non, je n'ai pas eu trop de problèmes pour communiquer avec lui, répondit-il, bien que l'expérience fût déconcertante. J'assiste depuis des années à des séances de spiritisme à Paris, chez l'héritière spirituelle de Mme Girardin, la mythique créatrice de cette grande table tournante sur laquelle étaient tracées les lettres de l'alphabet et qui permettait d'entrer rapidement en contact avec l'autre monde. La maison de cette successeuse de Mme Girardin est à côté de la place Blanche, mais je préfère ne pas en dire plus. Elle ne me le pardonnerait pas, avec raison car beaucoup de personnes voudraient sûrement assister à ces séances et elle ne peut pas accueillir trop de monde chez elle. Disons, pour expliquer cette capacité limitée, que la maison est petite... À ces séances assistent Aleksandar (un ami de Srebrenica, un poète bosniaque très amer) et un autre ami de longue date, le cinéaste madrilène Adolfo Arrieta (qui, dernièrement, pour échapper à son prénom hitlérien, signe ses films Ado Arrieta, prénom qui lui semble plus ailé, plus léger). C'est Arrieta, un vrai génie dans l'art de contacter les âmes égarées, qui s'était proposé de m'initier à ce monde, un univers fascinant.

Notre première réunion fut néanmoins désastreuse. Tout alla de travers à cause de la maladresse d'un certain Doisneau, ami d'Arrieta, qui ne croyait pas aux fantômes et riait chaque fois que nous étions sur le point d'entrer en contact avec l'esprit de Picasso, que nous avions fiévreusement invoqué pour lui demander s'il était satisfait de la manière dont l'argent de son héritage avait été réparti. Après une série de tentatives désordonnées visant à connaître l'opinion du peintre, toutes avortées à cause de Doisneau et de sa frivolité, nous avons soudainement entendu un *Non !* glaçant. Était-ce la réponse

sidérannte du peintre ? Nous ne le saurons jamais, car le rire nerveux de Doisneau a tout gâché et nous avons définitivement perdu le contact avec l'esprit.

Mais heureusement Doisneau n'était pas là le jour où, tandis que notre hôtesse préparait la table ronde à trois pieds, Aleksandar, Ado et moi avons entamé une discussion enflammée pour savoir s'il n'était pas temps de reconnaître qu'au fond les mathématiques et les jardins étaient plus passionnants que les livres. C'est alors qu'Ado parla de l'énigmatique réfugié bosniaque Teodor Cerić, l'auteur de *Jardins en temps de guerre*, livre que, sur les conseils d'Aleksandar, il venait de lire et avait beaucoup aimé. Par-dessus tout, dit Ado, il avait lu avec un bonheur immense le chapitre consacré au jardin des Tuileries (le meilleur endroit au monde pour lui) et était intrigué par la fascinante personnalité de l'auteur. Je me souviens très bien – parce que je venais moi-même de lire ce livre et m'étais posé la même question – du silence qui a précédé le moment où Ado a soudainement demandé à Aleksandar si, par hasard, il savait où se trouvait cette maison bosniaque avec son jardin, cette maison isolée dans laquelle Cerić s'était réfugié après son long voyage en Europe... C'est à ce moment précis, alors que la propriétaire de la maison achevait la préparation de la table ronde, qu'Aleksandar nous a annoncé, avec une mine de circonstance, que son compatriote Cerić était décédé deux ans plus tôt. Comme la nouvelle nous avait laissés pétrifiés, pour nous secouer Aleksandar demanda si nous avions oublié que nous étions spécialisés précisément dans la conversation avec l'invisible et que la table à trois pieds nous attendait..."

Vila-Matas marqua une pause. J'ai encore du mal à me l'expliquer mais à ce moment-là, au lieu de poser les questions que n'importe qui aurait posées (par exemple : Teodor vous a-t-il raconté de quelle manière il est mort ?), j'ai demandé précipitamment : "Est-ce qu'il vous a parlé de son jardin ? Est-ce qu'il y pense toujours ?

— Il a parlé du jardin, oui. Et c'est justement au moment où il l'a fait que nos soupçons se sont précisés : Cerić racontait beaucoup de choses de sa vie qui étaient vraies, ou du moins crédibles, mais il les mélangeait avec d'autres bien plus difficiles à croire, probablement inventées. C'était, en fin de compte, un esprit – ou si vous préférez :

un fantôme – *menteur*. La première chose qu'il nous a dite nous a semblé vraisemblable : son jardin dans le Nord de la Bosnie était désormais abandonné à son sort, et c'était dommage parce qu'après sept ans de soins, il avait réussi à en faire, avec beaucoup d'efforts et de travail, un endroit magnifique, un lieu imprégné d'une infinie sensualité, un enclos de trois cents mètres carrés de style clairement hispano-arabe, qui contenait tout ce qui procure du plaisir aux cinq sens de l'homme. C'est-à-dire du plaisir pour la vue : la couleur, la lumière et l'ombre ; pour l'odorat : les plantes aromatiques ou le doux parfum des fleurs ; pour l'oreille : le murmure de l'eau (tout dans ce jardin heureux tenait de l'Alhambra, un Alhambra en miniature) ; pour le toucher : les différentes textures des végétaux ; et enfin pour le goût : la saveur exceptionnelle des fruits.

Tout cela nous semblait crédible, raisonnable et même enviable. En revanche, nous avons commencé à avoir des doutes lorsqu'il a annoncé qu'il allait nous informer d'une affaire qui, il en était sûr, nous intéresserait au plus haut point. Il fallait que nous sachions, a-t-il dit, qu'en réalité le temps n'a rien de linéaire et qu'il s'agit, bien au contraire, d'un véritable enchevêtrement, une sorte de pelote dans laquelle tout, absolument tout, revient, bien que transformé. C'est comme ça qu'après la mort, nous pouvons percevoir ce qu'il y a de vrai dans tout ce que, lorsque nous étions vivants, nous étions sûrs de voir clairement. À tel point, conclut Cerić, que lorsqu'il pensait à son jardin dans le lieu privilégié d'où il nous parlait, cet espace parfumé finissait par révéler ce qu'il était vraiment, sa nature la plus profonde, celle que lui-même n'avait pu saisir lorsqu'il était en vie, tellement ce jardin était empli de sensualité : un cimetière. « Un cimetière ? » nous sommes-nous écriés. Pas toujours, a dit Cerić, durant la journée seulement, car la nuit c'était un *parc d'attractions*... Il a dû se rendre compte qu'il était allé trop loin, parce que tout de suite après il a essayé de se rattraper, même s'il n'a fait en réalité qu'aggraver son cas : il a gémi, ou fait semblant de gémir, et a murmuré ce qui était peut-être, de toute sa poésie, le vers dont il était le plus fier : « *On est toujours chez soi dans son propre passé.* »

Je connaissais ce vers, tiré du livre que Teodor avait publié, en 2003, *Seul le poétique peut tuer la poésie*, et je savais qu'il le

considérait comme un de ses vers les plus sincères. Son envol métaphysique et quelque peu abstrait sur le temps ne m'étonnait pas non plus. J'y reconnus les accents nostalgiques de mon ami, dont il m'avait presque paru entendre la voix mélancolique lorsque Vila-Matas avait récité son vers. S'il était nostalgique de son vivant, pensai-je, qu'en était-il aujourd'hui qu'il n'était plus de ce monde ? Les revenants ne sont-ils pas, par définition, les êtres les plus mélancoliques et nostalgiques qui soient ? En revanche, j'avais des doutes sur la véracité de sa description du jardin bosniaque. Un paradis hispano-arabe ? Ce n'est pas comme cela qu'il me l'avait décrit dans ces rares moments où j'avais réussi à le convaincre de m'en parler. Je repensai à ce qu'écrivit au ^{xvii} siècle, dans je ne sais plus quel traité, l'alchimiste Paracelse : les fantômes, soit par malignité soit parce que leur esprit se brouille facilement, s'approprient parfois les souvenirs de leurs interlocuteurs vivants. C'est pourquoi je demandai à Vila-Matas si lui-même était déjà allé à l'Alhambra, dans quelles circonstances et si ce jardin lui avait semblé "imprégné d'une infinie sensualité".

"En effet, répondit-il pensif, j'ai passé une nuit très spéciale dans l'Alhambra autrefois, avec des amis, et j'ai trouvé là-bas un paradis absolu, un lieu indubitablement imprégné d'une infinie sensualité, un Éden indépassable... Ce fut une expérience tout à fait unique dans ma vie parce que, dans des circonstances qu'il ne vaut pas la peine d'évoquer ici, on nous avait confié les clés du portail du jardin afin que nous puissions avoir le privilège d'y être seuls en dehors des horaires d'ouverture, tard dans la nuit. Nous avons alors organisé une fête secrète et je dois avouer que jamais je ne me suis senti, comme cette nuit-là, dans une harmonie aussi extraordinaire avec l'univers. J'ai découvert la beauté absolue de la terre que nous habitons. C'est pourquoi, quand Cerić nous a parlé depuis l'autre monde de son jardin paradisiaque, je n'ai pas pensé un instant qu'il avait pénétré mon esprit et je l'ai cru sans réserve, me disant que, depuis l'au-delà, un mélancolique comme Cerić devait voir la Terre comme un Éden parfait, comme un Alhambra infini, qu'il ne pouvait la voir autrement et que cela avait sûrement influencé la perception qu'il avait de son jardin bosniaque. Nous savions qu'en réalité c'était une sorte de petite

jungle dans laquelle on pénétrait à travers un enchevêtrement d'arbres fruitiers. Mais nous le croyions sincère lorsqu'il se souvenait de son lieu comme d'un endroit absolu, car sa vision de sa jungle personnelle s'était sans doute confondue dans son esprit avec une vision idyllique du paradis terrestre. Mais maintenant que vous m'en parlez, vous me faites douter. Peut-être que beaucoup d'autres choses que Cerić nous a dites, et qui nous ont semblé vraisemblables, ont aussi été inventées par lui. Comme, maintenant que j'y repense, quand il nous a dit que son lieu préféré à Barcelone était la Tamarita, un jardin secret en plein centre-ville."

Je ne savais pas que Teodor avait séjourné en Espagne pendant ses années de vagabondage à travers l'Europe, mais je cachai mon étonnement. "De quoi a l'air ce jardin ? demandai-je. Cerić vous a-t-il dit dans quelles circonstances il l'a visité ?

— La vérité est que je doute fort que la Tamarita ait été son endroit préféré à Barcelone, car ce n'est pas un lieu extraordinaire. Le seul vrai charme de ce jardin est d'être plus ou moins secret. Moi par exemple, qui suis de Barcelone, je n'en avais jamais entendu parler avant. Tout me fait penser que, du moins de son vivant, Cerić n'a jamais mis les pieds dans ma ville. Pourtant, même si cela semble démentir ce que je viens d'affirmer, ce qu'il nous a dit ensuite au sujet de ce jardin s'est révélé tout à fait exact. Au début, nous avons cru qu'il ne nous disait cela que pour le plaisir de l'élucubration, que c'était une fois de plus le produit de son imagination, de son incapacité à réprimer sa tendance à semer, ça et là, de petites faussetés sans importance dans un bloc de vérités. Mais le fait est – je dis cela de mémoire, mais tout à l'heure je pourrai vous montrer les notes que j'ai prises – que le *Wollemia nobilis* dont il nous a parlé est vraiment le joyau de la Tamarita. Le *Wollemia*, nous a-t-il expliqué, est une espèce d'arbre présente dans la nature depuis un nombre quasi infini de siècles et qui a longtemps été considérée comme éteinte et pourtant un exemplaire a été repéré dans ce jardin. Donc avant même l'existence de Barcelone, ce véritable spécimen rarissime de fossile vivant était déjà ici. Si bien que, de la même manière que l'on pouvait subodorer que l'hiver est peut-être la plus ancienne des saisons, le *Wollemia* de la Tamarita pouvait parfaitement être le plus ancien arbre

que l'on trouve à Barcelone, ce qui faisait de cet endroit un lieu sacré, un centre magique de ma ville... Inutile de dire que cette vérité de Cerić, révélée parmi tous ses mensonges, me frappe toujours autant aujourd'hui. C'est étrange, la forme que prennent parfois les vérités les plus invraisemblables pour apparaître.

— Vous semblez oublier, dis-je, que Cerić était poète. Même s'il avait renoncé à écrire, car il pensait que le jardinage le rapprochait davantage de la vérité, je crois qu'il n'a jamais tourné tout à fait le dos à la poésie. Dans une de ses dernières lettres, il cite en portugais des vers de Pessoa que vous connaissez sans doute : "Le poète est un simulateur, / Il simule si totalement qu'il arrive / à simuler comme une douleur / la douleur qu'il ressent vraiment." Rien d'étonnant si même après sa mort il continue à mélanger le vrai et le faux. Les vieilles habitudes, comme on dit, ont la peau dure. Au fait, vous a-t-il parlé de son renoncement à la poésie ? Votre ami poète, Aleksandar, lui a sûrement demandé s'il regrette d'avoir quitté la plume pour la bêche...

— Nous ne le lui avons pas demandé tout de suite, car nous savions qu'il avait préféré l'art éphémère des jardins (qui, comme vous le savez, meurent souvent avec ceux qui les ont créés et soignés) à la prétentieuse soif d'immortalité de la poésie. Mais comme nous étions très curieux de savoir comment il percevait, avec le point de vue éloigné qui était maintenant le sien, sa décision, nous avons fini par lui poser la question. Nous avons été surpris qu'il s'adresse plus à Aleksandar qu'à Ado et à moi, peut-être parce qu'il avait reconnu en lui un compatriote. De toute façon, pour toute réponse il récita un autre poème de Fernando Pessoa qui nous a profondément émus, parce que nous savions que ces vers venaient littéralement d'un autre monde, d'un monde que nous avions deviné extrêmement complexe et dans lequel, en tout cas, la littérature continuait d'exister, je veux dire qu'elle restait littérature. Il récita un poème sans titre d'un des hétéronymes de Pessoa, Álvaro de Campos : "Je veux finir entre les roses, parce que je les aimais dans mon enfance. / Les chrysanthèmes, après, je les ai effeuillés sans passion. / Parlez peu, lentement. / Que je n'entende pas, surtout par la pensée ! / Qu'ai-je désiré ? J'ai les mains vides, / crispées fiévreusement sur la couverture lointaine. / Ce

que j'ai pensé ? J'ai la bouche sèche, abstraite. / Ce que j'ai vécu ? Il serait si bon de dormir !" Sur ce Ado intervint, assez mal à propos, peut-être sous l'emprise de l'émotion qui conduit parfois à la maladresse, et lui demanda s'il dormait bien. *Falem pouco, devagar*³ ! répéta cette fois en portugais le fantôme, sans doute un peu en colère."

J'étais touché moi aussi. Il me semblait retrouver là mon ami Teodor tout entier. Ce poème de Pessoa paraissait avoir été écrit depuis une espèce de lisière entre la mort et la vie, par un homme à peine devenu fantôme et qui aurait enfin trouvé une sorte de paix, une paix un peu inconsolée mais merveilleuse. C'est pourquoi je demandai : "Croyez-vous, Enrique, qu'il y a un rapport entre ces vers et ce que Teodor vous a dit plus tôt, c'est-à-dire que son jardin bosniaque lui apparaît aujourd'hui comme un cimetière ?

—Oui, je n'ai aucun doute à ce sujet, me répondit Vila-Matas en me versant une dernière tasse de café. Et vous devez savoir qu'à partir de ce *Falem pouco, devagar*, il a mis tout son cœur précisément à être fidèle à ce vers. Plusieurs fois et avec de plus en plus de conviction, il nous demanda de parler moins et surtout de le faire plus lentement ; et c'était comme s'il voulait que nos vies s'éteignent, que nous le rejoignons là où il était, peut-être pour que nous fassions nous aussi l'expérience de la mort. Ainsi, peu à peu, très doucement, nous nous sommes familiarisés avec l'idée que tout va vers le silence. Je me souviens de tout cela comme si c'était aujourd'hui. À force de parler si peu et si lentement, notre communication avec Cerić a commencé à s'éteindre, jusqu'à s'éteindre complètement. À un certain moment, nous avons réalisé qu'il n'était plus là. C'est quelque chose dont je me souviens avec une grande précision, presque avec effroi, peut-être à cause du commentaire que fit Aleksandar et qui clôtura la séance. Aleksandar dit que si maintenant Cerić voyait son jardin bosniaque comme un cimetière, c'était parce qu'il le confondait avec la Terre, qui, vue de l'extérieur, est une sorte d'énorme nécropole, un grand jardin avec une multitude de gens allant à la dérive, perdus dans l'obscurité totale sous une lune funèbre, sans roses, tous déjà morts même s'ils se croient vivants."

Quelques minutes après, j'étais à nouveau dans la rue. Deux ou trois voitures de police passèrent devant moi, toutes sirènes hurlantes (les manifestations devaient dégénérer quelque part dans la ville), mais la vie du trottoir se poursuivait dans le calme. À l'entrée d'un bureau de tabac qui semblait sorti d'un vieux film en noir et blanc, le patron fumait en regardant la façade de l'immeuble d'en face, celui que je venais de quitter. Je me retournai pour regarder moi aussi mais, dans la lumière de l'après-midi, je ne vis personne à la fenêtre.

J'aurais dû être triste mais je ne l'étais pas. Ou plutôt j'étais triste et léger en même temps. Les derniers mots du récit d'Enrique (mais de qui étaient-ils ? du romancier ? de Pessoa ? d'Álvaro de Campos, qui n'a jamais existé ? de Teodor ou d'un autre fantôme-écrivain ?) résonnaient encore, pesants, dans ma tête, et je savais désormais avec certitude que mon ami n'était plus de ce monde. D'où me venait alors cette légèreté qui me donnait envie d'accélérer le pas, de courir presque sur le trottoir, dans les odeurs et les bruits de cette ville où je n'étais que de passage, et qui s'accordait si parfaitement à la pesanteur de ma tristesse ? Je n'étais pas sûr du tout que Teodor voyait désormais son jardin comme un cimetière. Probablement, il avait juste terminé la séance de spiritisme de cette manière-là parce qu'il avait cédé, une fois de plus, à son humeur noire, à son désir irrésistible de sortir de scène sur la pointe des pieds ou à son goût pour le silence. Quoi qu'il en soit, mon ami avait enfin trouvé ce qu'il avait cherché en vain tout au long de sa vie : un monde, qui sait ?, où les mots et les fleurs ne font qu'un et qui continue imperturbable et discret comme un long après-midi d'automne ; un espace dans lequel la mort comme la vie ne sont que des accidents sans trop d'importance ou bien, au mieux, d'intéressants sujets de conversation ou de littérature.

3. "Parlez peu, lentement !"

Zagare

*Puisque j'ai été chassé d'un paradis,
comment pourrais-je en parler ?*

Ibn Hamdîs, poète sicilien, 1078.

Le citronnier a passé l'hiver.

En janvier j'ai craint pour sa vie, en me disant que la lumière qui parvenait jusqu'à ses feuilles à travers la fenêtre du salon – cette pâle lumière briarde – ne lui aurait jamais suffi. Et je regrettai de l'avoir acheté, moi qui ai toujours fui comme la peste les plantes non adaptées au climat où je vis, celles qui causent une inquiétude constante au jardinier, car malgré les soins qu'il leur apporte, celui-ci ne pourra jamais recréer le milieu qui leur est propice. Palmiers, cactus, gardénias, agrumes... "Pauvres malheureux", me dis-je tout bas quand je les vois dans les jardins, les vérandas ou les salons de mes amis à Paris ou dans mon village. Tout dans leur port et dans leur teint blême exprime la détresse, le désarroi de ceux qui doivent se contenter d'un succédané de vie tout en sachant qu'ils n'y parviendront jamais.

Pourquoi alors ai-je acheté ce citronnier, l'automne dernier ? Par faiblesse, sans doute, par cette forme de faiblesse, en particulier, qu'on appelle *nostalgie*. J'ai cédé au désir, naïf s'il en est, de retrouver ici, dans cette Brie aux longs hivers où j'ai échoué, la Méditerranée, ce Sud dont, comme le disait Camus, on n'a de cesse d'entendre l'appel. "Pourquoi pas ?" me suis-je dit, un jour où je m'étais fourvoyé dans une jardinerie de la Ferté-sous-Jouarre, en m'arrêtant devant l'étal des agrumes en pot. Pourquoi ne pas convoquer dans mon paysage

quotidien les lieux de ma jeunesse, égarés quelque part dans mon esprit ? Ne sont-ils pas toujours prêts à resurgir, ces paysages, à profiter de chaque occasion pour se déployer, pour exister ne serait-ce que quelques instants, et prouver par là qu'ils ne sont pas morts comme on le croyait ? Voilà ce que j'ai pensé, tout en sachant à quel point ces raisonnements étaient fallacieux, tandis que d'un geste coupable je mettais le citronnier dans mon caddie.

Il est encore tôt pour le sortir et l'installer dans le jardin avec son pot en céramique arabisant, au milieu des rosiers qui le regarderont comme un intrus, et il y aura encore des gelées d'ici au printemps. Pour l'instant, je tâte de temps en temps ses fruits jaunâtres et rugueux, mûrissant depuis des mois, si lentement, dans la lumière artificielle du salon et je surveille ses boutons floraux prêts à éclore. Parce que le citronnier nourrit en même temps ses fruits et ses fleurs et ce presque toute l'année, en créant ainsi autour de lui, comme le promettait le catalogue de la jardinerie, "un éternel printemps". Un peu comme les arbres du jardin d'Armide, celui de la *Jérusalem libérée* du Tasse : le merveilleux enclos forgé de toutes pièces par la sorcière sarrasine, patronne des poètes, des magiciens et des jardiniers, afin d'y attirer les chevaliers chrétiens, et dont les végétaux, parfaitement imaginaires, n'étaient pas soumis au cycle des saisons. Ou comme dans l'Éden où, à en croire la Genèse, ni l'hiver ni la mort n'existaient encore.

Voilà d'ailleurs une fleur à peine éclosée : les cinq pétales parfaitement blancs, d'un blanc poudreux, épais et presque brillant dans la faible lumière du matin, s'ouvrent pour laisser émerger sans pudeur le complexe appareil sexuel : les pistils, les étamines dorées. Le mot italien qui désigne les fleurs d'agrumes me revient d'un coup – l'avais-je vraiment oublié ? *Zagara*. Un de ces mots qui portent dans leur simple sonorité l'âme de ce qu'ils désignent. *Zagara*, une arabesque aux lignes géométriques, un petit labyrinthe soyeux dans lequel c'est un plaisir de se perdre. En voilà une autre. Deux fleurs, assez pour remplir de parfum le salon.

C'est lui, je m'en rends compte, que j'attendais le plus, le véritable enchantement : le parfum des fleurs de citronnier. L'un de ceux dont on sait qu'on ne parviendra jamais à épuiser les nuances ou la

profondeur, tant ils sont sauvages. Est-ce une illusion, un sortilège d'Armide ? Toujours est-il que la magie du parfum est à l'œuvre : je n'ai qu'à fermer les yeux pour être à nouveau sur la côte d'Amalfi, où je passai un printemps inoubliable il y a une éternité, avec ses terrasses d'agrumes ouvertes sur la mer la plus bleue qui soit et où les échos des dieux, dit-on, ne se sont pas tout à fait éteints. Et puisque la magie du parfum de la *zagara* se poursuit, voilà qu'au milieu de ce paysage, un autre paysage s'ouvre : le jardin de l'Alhambra que je n'ai jamais vu mais auquel je rêve depuis toujours, comme on rêve à quelque chose qu'on aurait connu, aimé puis égaré. Au milieu de l'Alhambra, une vallée – la Crète ou l'Alentejo ? – jalonnée d'oliviers centenaires aux troncs rugueux, émergeant de la terre rouge, caillouteuse... Des vers me reviennent aussi. Ceux, écrits sans doute dans un patio andalou sentant bon le jasmin, qu'Abu Qadir al-Jilani (le poète "à la langue et au cœur brisés", comme il se définit lui-même) adresse à un ami :

*Où habiterons-nous, mon doux Zuhayr,
si les seules patries où nous souhaitons vivre
sont celles que nous avons perdues ?*

J'ouvre un carnet pour les noter et lorsque je le referme, le parfum des *zagare* est déjà moins fort. Les paysages méridionaux s'éloignent et en levant les yeux je retrouve mon citronnier devant la fenêtre, s'abreuvant des faibles rayons de soleil, tel un malade sur la coursive d'un sanatorium. Bientôt la côte d'Amalfi, les jardins espagnols et les oliveraies retrouveront le purgatoire des lieux disparus d'où ils étaient sortis. Ils n'auront duré qu'un instant, mais tel est, hélas, le sort de tous ces paysages que l'on dit de rêve... Non, pas tous, il y en a qui semblent échapper à la règle. Comme le jardin d'Adam et Ève ou celui d'Armide, des lieux qui ont été chantés un jour par quelque poète nostalgique et inquiet. Alors maintenant que les paysages convoqués par les *zagare* se sont évanouis, comme lorsque le brouillard se lève et que la lumière crue du jour reprend le dessus, il y a un endroit qui demeure. Un jardin tout simple, un jardin d'agrumes.

Un paradis. C'est avec ce mot que ma mère, Maddalena, désignait le verger où elle passait ses vacances d'été, enfant.

C'est à peu près tout ce qu'elle me disait à ce sujet. Elle n'aimait pas en parler, ni de ce jardin ni de son enfance, car la nostalgie, disait-elle, est un de ces sentiments qui ne mènent nulle part et qu'il n'est pas bon de cultiver, un mal dont on ne guérit pas. Lorsque je la pressais de questions, elle ajoutait que dans ce jardin il y avait des citronniers en grande quantité et des orangers. Des oliviers aussi, quelques figuiers. Et que c'était le seul endroit où, jeune fille, elle avait été heureuse. "Et où se trouvait ce jardin ? lui demandai-je. – Dans le Sud", me répondait ma mère. Puis, comme si elle en avait trop dit, elle se taisait pour de bon. C'est en tout cas par ma mère, dans ces rares moments où elle se laissait aller aux souvenirs, que j'ai entendu parler de jardins pour la toute première fois. Si bien que si j'avais dû définir le jardin, comme dans un devoir d'école, j'aurais probablement dit : *Jardin – lieu où l'on a connu le bonheur et dans lequel on souhaite, tout au long de sa vie, pouvoir retourner.*

Mais encore fallait-il comprendre en quoi consistait le mystérieux bonheur qu'offrait le jardin et qu'apparemment la vie ordinaire niait. Et puisque ma mère me parlait si peu de ce lieu, il ne me restait plus qu'à en reconstruire l'histoire.

Pour ce faire, les seuls éléments dont je disposais venaient des récits de ma grand-mère maternelle, qui à l'époque vivait avec nous, dans un grand appartement de la banlieue nord de Rome. Ma terrible grand-mère qui, elle, ne se faisait pas prier si mon père, mon frère ou moi lui demandions de nous parler de sa jeunesse ou de l'enfance de ma mère.

J'appris par elle que ce fameux jardin se trouvait dans la campagne des environs de Palerme, dans cette Conca d'Oro mythique, protégée des vents par les montagnes et rafraîchie par la brise de mer où, comme le disait ma grand-mère avec emphase, on cultivait les agrumes "depuis la nuit des temps". Elle-même n'y était pourtant allée qu'une fois ou deux, la Sicile étant trop loin et, soupçonnais-je, pas assez intéressante pour une Romaine de souche comme elle.

Une partie du jardin appartenait à la famille du père de ma mère,

Giuseppe D'Arpa, dit Peppino, qui dans les années 1920, jeune homme, avait quitté la Sicile pour s'installer à Rome, où il avait rencontré ma grand-mère. "Un homme simple et d'une grande douceur, un menuisier capable de créer, avec ses couteaux à bois, de merveilleux objets. Il avait même ouvert un petit magasin où il les exposait, via del Babuino, dans le centre-ville. Et il était beau comme un cœur !" C'est ainsi que ma grand-mère parlait de lui, attendrie mais sans parvenir à cacher tout à fait le dépit qu'elle ressentait encore vis-à-vis de cet homme qui l'avait convaincue de l'épouser et qui était mort jeune, la laissant veuve, pauvre et avec une enfant de trois ou quatre ans à charge (ma mère). "Giuseppe était beau, dit-elle une fois, mais pour ainsi dire *défectueux*. S'il m'avait parlé tout de suite de sa maladie aux reins, vous pensez bien que jamais je ne l'aurais épousé ! Ah, si j'avais choisi un autre de mes soupirants..." Ce qui faisait toujours rire mon père, tandis que ma mère baissait les yeux. Quoi qu'il en soit, de tous les fantômes qui ont peuplé mon enfance, celui du menuisier sicilien Giuseppe D'Arpa – que ma mère avait à peine connu mais dont elle parlait comme s'il était toujours présent, tout près de nous – fut le plus important. Le seul, à vrai dire, qui ne me faisait pas peur et que j'aurais été curieux de rencontrer.

"Il te ressemblait, me confiait pensivement ma mère. Si les anges gardiens existent, le tien c'est lui." Mais là aussi, sans donner d'autres explications.

Le jardin paradisiaque de la famille D'Arpa, ma mère le découvrit vers l'âge de dix ans, lorsque la sœur de son père l'invita à passer deux ou trois semaines chez eux, à Palerme.

Giuseppe était mort depuis quelque temps et la Seconde Guerre mondiale avait éclaté deux ou trois ans plus tôt. Ma grand-mère accepta d'envoyer sa fille en Sicile. Sans doute était-elle soulagée de la savoir à l'abri dans une région du Sud déjà libérée par les Alliés, ou de se retrouver enfin seule pendant quelques semaines. Enfant, le cœur un peu serré, j'imaginai la scène : ma grand-mère tenant sa fille par la main tandis qu'elles traversaient le hall immense et sombre de la gare centrale de Rome. J'avais l'impression d'éprouver moi-même la peur que devait ressentir ma mère à l'idée du grand voyage qu'elle

ferait seule. Ou peut-être était-elle secrètement heureuse de quitter quelque temps l'appartement bruyant et sale dans une HLM de la via Andrea Doria, qu'elle et sa mère partageaient avec je ne sais combien d'oncles, de tantes et de cousins. Probablement les deux. Avec en plus, à peine avoué, le désir d'aventure. Je vois ma grand-mère confier sa fille à une famille d'inconnus à l'air à peu près rassurant et qui allaient jusqu'à Palerme, puis disparaître à nouveau dans la foule, le tout en noir et blanc.

Le voyage fut long et sans doute éprouvant. Ma mère me raconta seulement qu'après avoir quitté la gare Termini, le train avait traversé le quartier San Lorenzo, bombardé par les avions américains quelques jours plus tôt. Elle ne se rappelait que les bâtiments éventrés et les cercueils alignés sur un trottoir, mais comme si c'étaient, me dit-elle, les images d'un rêve. Elle n'était même pas sûre, d'ailleurs, que cela se passa au cours de son premier voyage à Palerme et non lors des séjours suivants. D'autres fois, en se réveillant brusquement et en regardant par les fenêtres du train, elle voyait des convois militaires, des soldats assis à fumer dans les gares que le train traversait sans s'arrêter, un clocher à demi écroulé. Ce n'était pas beaucoup, mais ces bribes de descriptions me suffisaient pour imaginer les scènes que ma mère avait vues, que je ressentie ce qu'elle avait ressenti. Quant au ferry entre Naples et Palerme, elle me dit juste que c'est à cette occasion qu'elle avait vu pour la première fois la mer.

Cette traversée aussi, je devais donc l'imaginer. J'y repensais parfois le soir, au lit, quand je fermai les yeux et que dans le grand vide noir s'allumaient des images saturées de lumière, comme dans un vieux documentaire de l'Istituto Luce : les longues heures que ma mère passa accoudée au bastingage à regarder rêveuse les vagues ou sur le pont, au milieu d'une foule d'inconnus, en se demandant ce qui l'attendait à Palerme. Tandis qu'elle frissonnait sur le pont du ferry, moi je frissonnais dans mon lit à l'idée que pendant ce premier voyage elle ne se doutait pas – comment l'aurait-elle pu ? – qu'un jardin l'attendait dans la ville étrangère. Un petit paradis, le bonheur depuis toujours promis mais que la vie lui avait jusque-là refusé.

Si bien qu'en repensant au premier voyage de ma mère de Rome à Palerme, je soupçonnais déjà ce que je compris bien plus tard dans ma

vie : la route qui mène à un beau jardin, un de ces lieux qui comblent et qui consolent de tout, passe par l'incertitude la plus profonde, et la peur aussi ; elle doit traverser des paysages dévastés par une des innombrables guerres dont est faite l'histoire de l'humanité en général et de chaque individu en particulier. Et que, partant, cet Éden dont on me parlait parfois le samedi après-midi au catéchisme, ce jardin parfait et parfaitement innocent où Adam et Ève vécurent insouciant pendant quelques jours ou quelques heures, dans l'ignorance la plus totale de ce qui devait se passer *hors* de l'enclos, n'était qu'une fable absurde. Le jardin d'agrumes qui attendait ma mère au milieu de la Conca d'Oro, et dont pour l'instant, sur le pont du ferry, les mains accrochées à la rambarde et le vent dans les cheveux, elle ne soupçonnait même pas l'existence, était, *lui*, un vrai paradis. Un petit bout heureux de monde au milieu d'un monde en ruine dont les échos épouvantables parvenaient assourdis au milieu des arbres en fleurs.

*

Depuis, ce jardin d'agrumes que je n'ai jamais vu m'accompagne, tapi dans quelque recoin de ma mémoire.

Ma mère n'est plus là depuis longtemps et même si elle l'était, elle n'aurait pas davantage envie d'en parler aujourd'hui que lorsque j'étais enfant. Mais l'image de ce jardin s'enrichit de temps en temps d'éléments nouveaux en se modifiant un peu chaque fois, en changeant imperceptiblement d'aspect au fil des ans tout en restant pourtant lui-même, un peu comme un visage humain.

Il y a une dizaine d'années, j'ai retrouvé sur les réseaux sociaux ma tante Marilena, une des cousines de ma mère, que j'avais connue enfant lorsqu'elle venait nous voir à Rome. Elle m'écrivit qu'elle avait regretté de ne pas avoir participé à l'enterrement de sa cousine mais qu'elle n'avait pu quitter Palerme à ce moment-là, et puis cela faisait si longtemps qu'elle et ma mère ne s'étaient pas revues ! “Mais je pense souvent à elle, m'écrivit ma tante. Elle était si gentille et son sourire un peu grave la rendait mystérieuse à mes yeux, moi qui étais beaucoup plus jeune qu'elle.”

Cela me fit bien sûr repenser au jardin d'agrumes de la Conca d'Oro. Lorsque je lui demandai ce qu'il était devenu et si elle se souvenait des visites que ma mère y faisait, Marilena répondit :

“Le verger ? Quand tu m’as écrit que tu travailles dans le monde des jardins, je n’ai pas été étonnée, car je crois que ton amour des plantes vient précisément de là, de ce lieu que tu n’as jamais connu où ma famille passait l’été. Le verger lui-même existe toujours mais, hélas, dans un état d’abandon presque total. Tout autour, là où il n’y avait autrefois que des jardins d’agrumes comme le nôtre, il y a de grands immeubles. Depuis longtemps la Conca d’Oro a été engloutie par la banlieue de Palerme. Je n’y retourne plus car le cœur m’en manque. Après la guerre, ta mère ne revint à Palerme qu’une fois ou deux, puis elle épousa ton père et eut des enfants. Mais ma mère me parlait souvent des séjours que Maddalena fit chez nous pendant la guerre quand je n’étais pas encore née. Au début, lors de sa première visite, elle était très timide (comme un petit animal sauvage, disait ma mère, gracieuse et effarouchée) mais elle s’habitua vite au climat sicilien, à tous ces inconnus parlant un italien qu’elle ne comprenait pas toujours, et le jardin l’enchantait. Plus encore que la ville de Palerme, la mer ou le patois sicilien, cet enclos rempli de parfums et d’arbres chargés de fruits fut la grande découverte de ce premier voyage. Elle posait des milliers de questions sur les agrumes, sur les animaux qui peuplaient le jardin et dont elle n’avait pas peur, pas même des couleuvres. Et cela se passa de la même manière chaque fois qu’elle vint chez nous. Dès qu’elle arrivait, elle changeait de vêtements et se transformait en *petite paysanne*. Elle faisait la pâtée pour les poules, allait chercher les œufs dans le poulailler, grimpait dans les arbres pour récolter les citrons et les oranges, sans arrêter de fredonner les chansonnettes que toute l’Italie, malgré la guerre, chantait à l’époque. C’est pourtant étrange, me disait ma mère, même quand elle riait aux éclats, joyeuse comme tout enfant en vacances, Maddalena avait un air soucieux. Il ne fallait pas lui poser trop de questions, ni sur sa mère, ni sur sa vie à Rome, si l’on ne voulait pas que son regard s’assombrisse. En revanche, elle aimait nous entendre parler de son père et c’est elle, alors, qui submergeait ma mère de questions : est-ce que le jardinage lui plaisait ? Dans quels coins du jardin préférait-il

jouer, enfant ? Est-ce qu'il aimait lui aussi à la folie le parfum des *zagare* ? Quelques jours avant que le moment de rentrer à Rome n'arrive, elle retrouvait son air inconsolé. C'était comme si elle se savait forcée de quitter sa maison pour retourner vivre dans un pays qui n'était pas le sien et non l'inverse. Un dimanche matin, de bonne heure, en ouvrant la fenêtre de sa chambre au premier étage, ma mère la vit dans le jardin, et elle n'a jamais oublié cette image. Il pleuvait des cordes mais la pluie ne semblait pas gêner Maddalena, au contraire. Avec son petit parapluie, sous les frondes luisantes des citronniers, elle était en train de chanter (mais à voix basse, pour ne pas réveiller la maisonnée) et de danser, en sautillant d'une flaque d'eau à l'autre."

Les pétales du citronnier de mon salon, dans la grisaille croissante, paraissent plus brillants, comme éclairés par une lumière intérieure. Ici aussi il commence à pleuvoir. Ce n'est pas la pluie sicilienne à grosses gouttes tièdes, c'est celle du Nord, plus fine, mais le bruit est presque le même et le sentiment de solitude, jamais séparable de la pluie, aussi. C'est étrange, me dis-je : le monde autour de nous change sans cesse, notre âme ressemble à un paysage se métamorphosant constamment, et tellement vite que souvent nous ne le reconnaissons plus, mais la pluie est toujours égale à elle-même. Plus ou moins drue, plus ou moins froide, mais toujours la même. Alors je ferme les yeux, car une petite porte s'ouvre dans ma mémoire, elle donne sur ce verger sicilien où il pleut des cordes et où Maddalena est en train de sautiller dans les flaques d'eau, comme si ce jeu (elle l'aurait souhaité de tout son cœur si elle l'avait cru possible) ne devait pas s'arrêter. Et moi qui déteste la pluie, aujourd'hui je l'accueille de bon cœur, car c'est la même pluie.

*

Un jour (c'était il y a quatre ou cinq ans), lors d'un colloque d'histoire des jardins à l'université de Milan, j'ai fait la connaissance du professeur Giuseppe Barbera, dont j'appréciais depuis longtemps les

excellents ouvrages sur les paysages agricoles de Sicile. Un monsieur âgé, cérémonieux et très élégant mais d'une élégance surannée et sans doute excessive pour un simple symposium universitaire, le type même du grand érudit méridional. Pendant une pause, on s'était retrouvés à bavarder dans un couloir de l'université et lorsque je mentionnai mes racines palermitaines et le nom de famille de ma mère, il fut surpris. "Vous êtes un *D'Arpa* ? s'écria-t-il. Vous savez sans doute que cette famille occupe une place importante dans l'histoire de l'agronomie palermitaine, dans la culture des citronniers en particulier !" Marilena m'avait dit, en effet, que le père de sa mère, donc mon arrière-grand-père, Gaspare D'Arpa, exportait des citrons à la fin du ^{xix}e siècle. Mais le professeur Barbera pensait à un personnage beaucoup plus important, un certain Ignazio D'Arpa, probablement de la même famille que Gaspare, peut-être son père ou son oncle. Producteur d'agrumes lui aussi, Ignazio fut, sans le vouloir, le protagoniste d'une drôle d'histoire.

"Je l'ai apprise lorsque je travaillais à mon livre sur la Conca d'Oro, dit le professeur, une histoire dramatique à vrai dire. Une histoire sicilienne.

— Vous voulez dire une histoire de mafia ?

— Bien sûr, mais qui pour une fois se termine bien. Si vous avez cinq ou dix minutes, je me ferai un plaisir de vous la raconter."

J'avais tout mon temps, le colloque étant plus ennuyeux que prévu. Nous allâmes au bar de l'université pour boire un café.

"Nous sommes en 1866, commença le professeur Barbera, dont j'entendais à peine la voix dans le brouhaha ambiant. Ignazio D'Arpa possédait un jardin d'agrumes du côté de la Zisa, aux portes de Palerme. C'était un des nombreux jardins remplis d'agrumes, de figuiers de Barbarie, d'oliviers et d'amandiers formant ce paysage agricole qui seul, selon le grand historien Fernand Braudel, méritait le qualificatif de *paradisique*. Il est vrai que cette campagne, pauvre mais née d'une entente profonde, d'une complicité entre les hommes et une nature à la fois austère et généreuse, émut d'innombrables écrivains, de Goethe à Oscar Wilde. Le verger de votre ancêtre était sûrement l'une de ces petites *forêts parfumées* dont parla Maupassant

dans je ne sais plus quel roman dont l'histoire se passe en Sicile. Parfumées surtout parce qu'au ^{xix}e siècle, la culture des agrumes, notamment des citronniers, s'était développée d'une manière extraordinaire à Palerme. Ignazio faisait partie de ces jardiniers de la Conca d'Oro qui gagnaient bien leur vie en vendant leurs agrumes partout en Europe et jusqu'aux États-Unis. Il cultivait surtout une variété de citronnier, le *femminello*, qu'on appelait ainsi à cause de sa fertilité (il fleurit presque toute l'année). Or, au printemps de 1866 on lui coupa l'eau et il se retrouva dans l'impossibilité d'arroser ses arbres. En pleine canicule ! Vous avez sans doute deviné l'origine de ce méfait : notre brave Ignazio avait refusé de céder au racket et de payer le *pizzo* aux fontainiers du quartier qui contrôlaient les ressources hydriques de la Conca d'Oro et détenaient ainsi un pouvoir énorme. Il faut savoir qu'à cette époque la mafia était déjà bien implantée en Sicile et que les assassinats dans la rue, en plein jour, étaient tout sauf rares. La Conca d'Oro, avec son dédale de ruelles et ses murets en pierres sèches qu'on pouvait enjamber facilement, se prêtait aux guets-apens. Les coups de *lupara*, le vieux fusil sicilien dont le canon était scié pour qu'il soit plus facile à dissimuler sous une cape ou une chemise, retentissaient de temps à autre à l'aube ou l'après-midi, tandis que tout le monde somnolait à l'ombre des oliviers. Le doux parfum des *zagare*, comme l'écrivit un journaliste toscan qui avait mené une enquête sur l'agriculture sicilienne à la fin du ^{xix}e siècle, commençait à sentir le cadavre...

— Ignazio eut de la chance, si les mafiosi se limitèrent à lui couper l'eau, dis-je.

— Ce n'était que le premier avertissement. Ensuite, ils auraient coupé ses arbres, puis... Mais on n'en arriva pas là. Il finit par payer le *pizzo*, non pas, peut-être, pour sauver sa vie mais celle des arbres. Car au mois de juillet, ses précieux citronniers avaient perdu presque toutes leurs feuilles. Dès la réouverture des vannes, l'irrigation reprit à travers les fossés du jardin, les arbres reverdirent et le mois suivant ils étaient recouverts de fleurs blanches, comme s'ils avaient voulu se dépêcher, ayant frôlé la mort, de profiter de l'eau retrouvée. C'est là que l'histoire prend une tournure inattendue. Comme je vous le disais, le *femminello* produit des fruits pratiquement toute l'année, sauf en

plein été. Ce qui est malencontreux, car c'est à cette période que la demande de citrons pour faire des limonades ou des sorbets est la plus forte. Ignazio resta donc bouche bée devant cette profusion soudaine et absolument inespérée de *zagare* estivales, et il commença à se frotter les mains. Les fruits du citronnier sont lents, ils mettent un an à mûrir. Ignazio savait que l'année suivante, au mois d'août, les fleurs qu'il voyait seraient devenues des fruits prêts à être cueillis. Et c'est ce qui se passa. Il appela ces citrons *verdelli*, à cause de leur couleur jaune pâle, presque verte. Ils étaient plus astringents que les variétés ordinaires, ce qui en augmentait l'intérêt car ils permettaient de faire des sorbets encore plus désaltérants. Ainsi, Ignazio avait découvert grâce à la mafia une mine d'or. Les *verdelli* commencèrent à se vendre partout en Italie et à l'étranger à un prix élevé, grâce à leurs qualités et à leur rareté. Ignazio expliqua, comme le relate un article paru dans les *Annali di agricoltura siciliana* en 1867, que pour obtenir des *verdelli* il suffisait de ne pas arroser quelques dizaines de citronniers au printemps, de les laisser dépérir puis, in extremis, de recommencer à leur donner de l'eau. Et cette technique de forçage des agrumes est utilisée encore de nos jours en Sicile."

Il me semblait avoir vu des citrons de cette variété, un jour, sur les étals d'un magasin de fruits sophistiqué à Paris. L'un de mes ancêtres en était donc l'inventeur involontaire ! Bien sûr, je n'avais encore aucune preuve que cet Ignazio fût un de mes ancêtres, à part le fait que son jardin se trouvait dans la Conca d'Oro et que mon grand-père venait d'une famille de producteurs d'agrumes, ni que le jardin dont me parlait ma mère fût celui où les mafiosi avaient coupé l'eau au printemps de 1866. Il se peut qu'il s'agisse d'une conjonction de hasards, un de ces concours de circonstances dont est remplie l'Histoire, mais tous ces éléments s'enchaînent si parfaitement...

"Quel fruit étrange que ce *verdello*..., reprit le professeur Barbera. Un fruit bien sicilien, lui aussi. Il y a quelque temps je suis tombé sur un livre où mon ami le regretté Vincenzo Consolo, un grand écrivain et un fin connaisseur de la campagne sicilienne, en parle comme d'un « fruit à la limite de la vie et de la folie ». C'est ainsi qu'il le décrit. Il dit aussi, plus mystérieusement : « fruit né d'une douloureuse sagesse... » En tout cas, grâce au *verdello*, il a écrit des pages

admirables.” Le professeur Barbera sourit en caressant sa fine moustache grise. C’était le sourire triste du Sud. “Combien d’histoires dans un simple citron, n’est-ce pas ? dit-il mais tout bas, d’une voix à peine audible dans le vacarme du bar. Et combien de poésie aussi.”

De retour en France, après ma conversation avec le professeur Barbera, je me suis procuré son livre sur la Conca d’Oro. Je n’y ai pas trouvé de révélations supplémentaires sur Ignazio D’Arpa, mais d’autres informations retinrent mon attention et vinrent confirmer le théorème formulé par le magicien d’Oz, selon lequel “derrière un jardin, il y a toujours un autre jardin”.

Dans un des premiers chapitres, le livre du professeur Barbera évoque brièvement les *sollazzi* (“divertissements”) palermitains, c’est-à-dire les jardins que les Normands, qui avaient conquis l’île au ^{xiii}e siècle, se faisaient construire par des jardiniers et des architectes arabes dans les environs de Palerme. (“Vous imaginez, m’avait dit Barbera lors de notre entretien, l’étonnement que durent éprouver ces pauvres barbares lorsqu’ils débarquèrent en Sicile et qu’ils découvrirent la douceur raffinée des demeures arabes, eux qui ne connaissaient que les guerres, les pillages et les sinistres manoirs du Nord...”) Le plus beau d’entre eux se trouvait dans le quartier de la Zisa, le quartier d’Ignazio D’Arpa justement. C’était celui qu’on appelait Genoard – déformation du mot arabe *jannat al-ard*, c’est-à-dire “paradis de la terre”.

J’ai appris que le Genoard avait été l’un des jardins les plus étonnants d’Europe, réunissant tous les attributs du lieu édénique, du lieu absolu : les palmiers et les oliviers, les lacs et les canaux sur lesquels naviguaient des embarcations ornées d’or et d’argent, les bêtes exotiques se promenant librement au milieu des arbres, les cloîtres et les portiques ombragés... L’ombre était d’ailleurs ce qu’il y avait de plus merveilleux. Pas seulement parce qu’elle évoquait la fraîcheur qui attendait les âmes des hommes vertueux après la mort, mais aussi pour souligner le contraste entre l’intérieur du jardin, lieu de tous les plaisirs, et la campagne environnante, sèche, poussiéreuse, écrasée de chaleur une grande partie de l’année. Quant aux agrumes, c’était sans doute sur eux que les jardiniers arabes comptaient le plus pour

embaumer les lieux.

Du Genoard, disait le livre, il ne reste plus rien, à part un des palais de plaisance qu'il contenait, la Zisa, qui a donné le nom au quartier, mais qui, comme la plupart des lieux de ce type, ne dura pas longtemps. Il fut abandonné, démantelé puis remplacé, peu à peu, par les vergers d'agrumes. Dont celui d'Ignazio qui se trouvait peut-être, pensai-je, à l'emplacement d'une roseraie, d'un pavillon mauresque se réfléchissant dans une fontaine ou d'un petit canal artificiel bordé de citronniers ne servant qu'à répandre leur parfum.

Le livre du professeur Barbera se terminait sur un envol lyrique des plus émouvants pour évoquer le splendide passé qu'avait connu la campagne de Palerme et que le temps avait détruit, mais je survolai ces derniers paragraphes. Si les histoires des paradis sur terre sont plaisantes, celles des destructions qui les défont sont toutes les mêmes : guerres, pillages, oubli ou indifférence. En exergue de son livre, le professeur Barbera avait mis quelques vers d'un certain Abd al-Rahmân, qui avait vécu dans l'un de ces jardins, en tant que secrétaire de je ne sais quel prince normand :

*Le citron a la pâleur de l'amant
Lors des nuits d'éloignement et de supplice.
Les palmiers sont comme deux amoureux à l'affût des ennemis,
dans leur forteresse aux autres inaccessible...*

Ce jardin où les arbres ressemblent un peu aux hommes et les hommes aux arbres, si bien protégé du monde et de l'histoire, a-t-il vraiment existé ? Al-Rahmân lui-même, qui devait appartenir à la race des poètes malades de nostalgie, semble en douter. Ou peut-être savait-il qu'un tel lieu n'avait aucune chance de durer, qu'il était fugace comme un simple songe éveillé, car son poème s'achève sur ces mots :

*Toutes ces choses je les ai vues de mes yeux.
Mais si j'entendais parler de semblables délices
Je croirais à une tromperie...*

“Viens me voir à Palerme, m’a écrit Marilena lorsque je lui ai raconté ma conversation avec le professeur Barbera. Je te montrerai des photos du jardin et de ta mère enfant, nous pourrions faire des recherches dans les archives pour voir si cet Ignazio est bien notre aïeul et tu verras ce qui reste du jardin lui-même...”

J’ai hésité quelques jours avant de lui répondre que j’étais trop occupé pour envisager un tel voyage, tout en sachant que celui-ci n’aurait jamais lieu. En quoi cela m’avancerait-il ? Je n’ai pas envie de voir un jardin d’agrumes abandonné, même si dans le sol de la basse-cour, devant la maison, il y a peut-être encore les trous qui deviennent des flaques d’eau quand il pleut. Ni l’énorme banlieue qu’est devenue la Conca d’Oro. Bien entendu, je pourrais y glaner des informations sur l’histoire du jardin de ma mère ou sur la famille D’Arpa, mais pour l’heure ce que j’en sais me suffit. À bien y réfléchir, les informations que j’ai recueillies ces dernières années – ma mère jouant dans les flaques, les aventures d’Ignazio, le Genoard et les autres paradis arabo-normands – ne sont peut-être pas d’une grande utilité, si ce n’est qu’elles m’ont fourni la matière de ce petit récit. Et je sais bien que le souvenir du jardin sicilien où ma mère fut heureuse (peut-être parce que ce souvenir n’est pas à moi mais à ma mère, qu’il est devenu mien, comme on dit, par procuration) restera enveloppé de mystère.

Il continue de me suivre, de se mêler aux jardins où je travaille, tous bien plus raffinés que le pauvre verger paysan de la Conca d’Oro, jusqu’à ce dernier jardin briard où, comme je l’ai dit, j’ai échoué sans trop savoir comment. Il n’est pas rare, par un brûlant après-midi d’août, par exemple, que les saules au feuillage opaque et argenté de mon jardin se mettent à ressembler à des oliviers et que la prairie, avec ses graminées desséchées et ses quelques coquelicots, prenne un air de campagne méridionale. Se peut-il, me dis-je alors, que tous les jardins que j’ai plantés au cours de ma vie ne soient que des réminiscences du premier jardin que je n’ai jamais vu, le jardin sicilien de ma mère ?

La plupart des fois la présence de ce jardin-fantasme est discrète mais un rien suffit pour qu’elle se fasse tumultueuse. Ses résurgences soudaines me font penser alors aux crises récurrentes que provoque le

paludisme, une de ces maladies qu'on attrape par malchance ou par imprudence et dont on ne guérit jamais tout à fait. Comme ce matin, lorsque les deux fleurs du citronnier ont éclos dans mon salon. Je sais, dans ces moments-là, que le monde finit par perdre un peu de sa consistance, que ce n'est pas la peine de sortir dans le jardin pour voir si mes arbres se portent bien et s'ils supportent le gel, en hiver, ou s'ils poussent vigoureux au printemps, car la promesse de beauté que ce petit enclos briard, comme n'importe quel autre lieu sur terre, porte en lui ne me suffit plus. Tout ce qui me reste à faire, alors, c'est ouvrir mon carnet et, patiemment, reprendre mon stylo.

Il y a toujours quelque chose qui reste encore à dire sur ce fameux premier jardin, source de toute poésie. Car chaque fois son souvenir est accompagné d'autres souvenirs, presque toujours des visions fugitives. Comme cette dernière image, que je note à la hâte avant qu'elle ne m'échappe.

C'est un matin de printemps et je dois avoir une dizaine d'années. Je marche dans une rue de la banlieue de Rome, celle où nous habitons sans doute, à l'ombre de la cime des arbres qui dépassent des jardinets, à côté de ma mère qui me tient par la main. Soudain elle s'arrête au milieu du trottoir. Quand je lève les yeux, je la vois pensive, comme si elle était en train de chercher Dieu sait quoi au fond de sa mémoire, comme si je n'existais plus. Puis elle regarde autour d'elle, comme on fait quand on a l'impression d'avoir entendu quelqu'un nous appeler. À ce moment-là je me rends compte que la rue est remplie de parfum, un parfum très fort qui me retourne presque l'estomac de douceur, et même si je ne connais encore rien aux plantes, je sais que c'est le parfum de la *zagara*. Ou est-ce ma mère qui murmure ce mot, sans se douter qu'il m'accompagnera toute ma vie ? Alors je comprends ce qu'elle cherche : le lieu d'où arrive le parfum. Elle se demande s'il vient d'un citronnier invisible derrière les grilles des jardins qui nous entourent, ou d'un jardin caché à la vue, encore plus inaccessible. Puis nous recommençons à marcher, ma mère plus pensive que jamais. À quoi songe-t-elle ? Elle se dit peut-être que ce jardin sicilien où elle a joué en liberté, comme son père bien avant elle, au milieu des citronniers et des odeurs d'une

campagne pauvre mais ressemblant à un paradis, a vraiment existé.
Que c'est déjà beaucoup. Et à cette idée, peut-être, elle est heureuse.

Ouvrage réalisé par le Studio [Actes Sud](#)